

Florent Bainier

NAMATHÉE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3189-6

© Florent Bainier

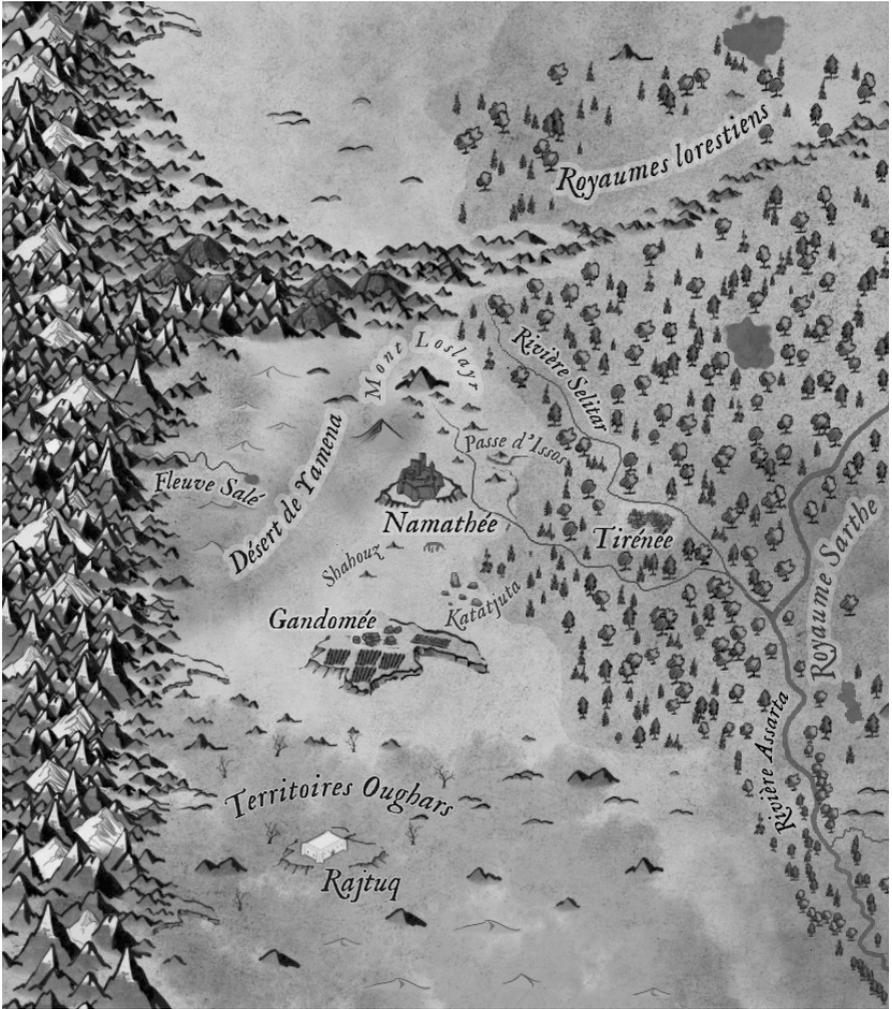
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« *Du combat, seuls les lâches s'écartent.* »

Homère, l'Iliade.

Monde connu des Namathéens



L'embarcation suivait le cours du fleuve depuis plusieurs jours déjà, ballotée par les rapides et les chutes d'eau, risquant de chavirer à tout moment, mais ayant échappé au naufrage jusque-là. Son parcours avait commencé peu après les sources, là où convergeaient trois torrents, réunis dans leur course en direction de l'est depuis de hauts sommets enneigés. Ils formaient alors une puissante rivière qui taillait le relief depuis des millénaires, y dessinant gorges et falaises, et grossissant de vallée en vallée, happant leurs affluents les uns après les autres.

Alors qu'il semblait presque trop large pour certains des premiers passages, l'esquif paraissait maintenant bien frêle, perdu dans les eaux boueuses qui dessinaient d'amples méandres sur les derniers hauts-plateaux de la chaîne montagneuse. Après cette accalmie temporaire, il lui faudrait encore dévaler les pentes en direction des immenses étendues de sables et de rocailles du désert de Yamena, dans lequel le fleuve allait finir par se perdre, vaincu par la sécheresse après une lente agonie.

Depuis peu, un aigle noir tournoyait dans le ciel. Il planait, ses larges ailes déployées, profitant du moindre courant d'air ascendant, économisant ses forces, comme s'il attendait qu'une proie se détache sur le somptueux décor naturel qu'il survolait. Un rongeur ayant aperçu l'ombre inquiétante du rapace se réfugiait dans son terrier, deux oiseaux blancs interrompaient leurs jeux et détournaient leur route à son approche. Mais le prédateur ne semblait guère intéressé par ces proies faciles. Il répétait inlassablement la même trajectoire, un vol circulaire autour de la barque, fixant de ses yeux perçants le visage de l'homme inconscient qui y reposait.

Depuis que l'embarcation avait quitté les sources du fleuve, il n'avait pas bougé. Malgré les chocs et les secousses infligés par la descente accidentée, il ne s'était pas réveillé. Son immobilité n'était troublée que par sa poitrine qui se soulevait lentement au rythme de son souffle à peine perceptible, et de son pouls qui battait

faiblement, craquelant le sang coagulé sur sa tempe gauche. Ses vêtements, trempés, étaient tachés de boue et déchirés à plusieurs endroits. Aucune provision, aucune arme, ou aucun autre objet n'étaient visibles à ses côtés.

Cette navigation aveugle s'était déroulée sans accident jusqu'à présent, mais cette fois, le danger se précisait. Les dieux, qui avaient bien voulu guider l'inconnu sur ce parcours tumultueux, semblaient s'être lassés de ce jeu. Par un caprice de la nature, le fleuve séparait à cet endroit ses eaux en deux bras, avant de les réunir à nouveau un peu plus loin.

Celui de gauche était abrupt, le courant accélérât brusquement au fur et à mesure que le passage se resserrait, enchaînant sur une série de trois cascades, mortelles pour qui tenterait de les franchir. La première laissait l'eau glisser sur la pierre avant de finir dans un bassin aux remous bouillonnants, la seconde s'écrasait sur une masse rocheuse à l'arrivée, et la troisième était entravée par le tronc d'un vieux chêne, coincé là depuis le dernier printemps. Le bras de droite était plus sinueux, ondulant vers une vallée à la pente moins marquée, entraînant les flots par de nombreux détours avant de retrouver leur autre moitié. Ses quelques rapides n'étaient pas sans pièges, mais ici, aucun n'était infranchissable.

L'inconnu avait continué à voguer sans savoir ce qui se jouait. La mort s'installait doucement en lui. Son âme peu à peu se détachait de son corps, sa respiration s'affaiblissait lentement, inexorablement, alors que se poursuivait son voyage périlleux.

À l'approche du dernier passage, avant le haut bloc de granit pyramidal qui partageait les eaux, l'embarcation se présentait dangereusement sur la partie gauche du fleuve. Le courant prenait de la vitesse, l'entraînant pour la malmener une nouvelle fois, la faire tanguer entre les rouleaux, se balancer au passage de chutes d'eau, ou encore heurter des rochers émergés. Inéluctablement, elle glissait dans la mauvaise direction, là où la série de cascades achèverait définitivement son parcours.

Un cri retentit dans le ciel. L'aigle changea d'altitude, réduisant progressivement l'ampleur de son vol, avant de soudainement piquer en direction de l'eau. Déployé de toute son envergure, il paraissait deux fois plus large que la barque. Il continuait à se rapprocher, arrivant par l'arrière, son ombre masquant désormais complètement la lumière du soleil couchant qui rasait les flots. Ses serres commencèrent par lacérer le bois de la poupe avant de s'y agripper fermement. Puis il se décala légèrement sur la gauche, ouvrit grand ses ailes, et leur imprima un puissant mouvement de va-et-vient. Sous le poids du rapace et la poussée de ses battements, l'embarcation gita dangereusement à bâbord. Mais lestée par le corps de l'homme inanimé dans le fond, elle échappa d'un rien au chavirage, et le courant trouvant désormais plus d'appui du côté adéquat s'orienta vers le bras droit et ses rapides sans dangers.

L'aigle relâcha alors son emprise, libérant l'esquif. Il effectua plusieurs passages au-dessus de l'homme, et reprit de l'altitude, sans autre bruit que celui de l'air glissant sur son plumage noir, laissant le destin continuer à guider seul l'inconnu du bateau.

Aux confins du désert de Yamena, non loin de la lisière de la forêt, l'agitation de la fin de journée laissait peu à peu la place au calme dans la capitale du royaume namathéen. Le soleil venait de se coucher derrière l'horizon, et le rougeoiement des nuages s'estompait progressivement. Quelques torches s'allumaient ici et là, après que chacun ait vaqué à ses dernières tâches. Les éleveurs avaient rassemblé les troupeaux dans les étables, et les cultivateurs mis à l'abri leurs récoltes du jour, réduites par la sécheresse persistante. Un petit groupe de chasseurs se dispersait après s'être partagé les maigres proies du jour. Les gardes de nuit allaient rejoindre les douze tours de guet qui surmontaient les épaisses murailles de pierre, renforçant les défenses naturelles de l'acropole sur laquelle était bâtie la cité. Bientôt, toute la ville s'éteindrait, et profiterait de la température plus clémente après la fournaise de cette journée d'été.

Plus tard dans la nuit pourtant, une maison dégageait toujours un halo lumineux au travers de petites ouvertures percées à intervalles réguliers à la base du toit. À l'intérieur régnait un désordre impressionnant de dizaines de parchemins déroulés à même le sol. La plupart, vieux de plusieurs siècles, étaient rédigés en namathéen ancien. Les murs de pierre, parsemés d'étagères diverses, abritaient des centaines de plantes et graines séchées contenues dans des pots, récipients, boîtes de toutes formes et de toutes dimensions. Un plateau en métal suspendu au plafond supportait un feu dont la fumée bleutée s'échappait par l'orifice perçant le toit en son centre. Une vasque remplie d'eau se trouvait au milieu de la pièce, entourée de tapis finement tissés, ornés de motifs géométriques. Forourgh, la grande prêtresse de Vasicha, le dieu du Temps, était assise en tailleur sur l'un d'eux, enveloppée dans une large tunique vert émeraude. Sa tête était renversée en arrière, ses yeux habituellement sombres, qui conféraient à son indicible beauté tout son éclat, semblaient devenus étrangement vitreux, et sa respiration infiniment lente. Au creux de sa main, elle tenait une longue plume noire, la rémige d'un aigle.

Toute la nuit durant, elle ne changea pas de posture. Mais au lever du jour, après avoir pris une série de profondes inspirations, elle se releva dans un mouvement ralenti, étirant un à un chacun de ses membres, puis appela sa servante, Eradnia.

– Va voir Tarcy, le capitaine de phalanges, et demande à ce qu’il vienne à moi tout de suite.

– Je crois qu’il n’est pas en service actuellement. Je l’ai vu hier hors de la caserne.

– Je sais. Mais c’est de lui dont j’ai besoin.

– Dans ce cas je m’en vais le chercher.

Tarcy avait passé la nuit dans sa maison, avec sa famille, non loin de son atelier de forgeron. L’arrivée d’Eradnia de si bon matin était inhabituelle, et la teneur de son message encore plus, d’autant qu’il ne devait retrouver son rôle de capitaine que dans quelques semaines, comme chaque année à la fin de l’été. Forourgh faisait fréquemment appel à lui pour assurer sa protection au cours de voyages prévus longtemps en avance, lorsqu’elle désirait se rendre dans la forêt, ou dans les territoires frontaliers à la recherche de plantes rares. Elle attendait souvent qu’il effectue son mois de service annuel pour les planifier. À plusieurs reprises lors de ces expéditions, il avait fallu batailler contre des factions issues des tribus oughares infiltrées depuis la frontière sud, ou des voleurs organisés en bandes. Parfois même, quelques mercenaires lorestiens s’étaient risqués à les défier. Tarcy avait toujours réussi à prévenir ou repousser les attaques ennemies, chaque fois en limitant les pertes. Son charisme transcendait ses soldats. Certains voyaient en lui le futur roi du peuple Namathéen, celui qui succéderait à Moran dont la mort était survenue il y a presque un an déjà. Aucun remplaçant n’avait été nommé depuis par le Conseil des Anciens, mais les dernières rumeurs qui circulaient évoquaient son nom parmi quelques autres, et beaucoup lui témoignaient leur souhait de le voir accéder à la fonction suprême. Pourtant il ne croyait pas lui-même à cette possibilité, et au fond, n’avait pas véritablement envie de cette lourde responsabilité.

Tout en s’interrogeant sur les motivations de Forourgh, il acheva de se préparer, enfilant une tunique qui saillait ses muscles puissants,

nouée de la ceinture brodée de fils d'argent des capitaines, à laquelle il fixa une dague en bronze. Il gratta sa barbe de quelques jours d'une main, tout en passant l'autre plusieurs fois à revers dans sa crinière noire désordonnée. Puis il s'étira bruyamment avant de se diriger vers une table en bois, but d'un trait le bol de lait de chèvre que sa compagne avait déposé à son attention, attrapa un morceau de pain, et sortit de chez lui, suivi d'Eradnia.

– La prêtresse a-t-elle besoin d'aller cueillir des herbes médicinales ?

– Je ne pense pas capitaine, voilà trois jours qu'elle est enfermée sans manger ni parler. Elle est restée tout ce temps dans la salle d'incantations.

– Trois jours ! C'est étrange. Sait-elle que je ne suis pas en service ?

– Oui, elle le sait. Mais elle a insisté pour te voir toi.

– Et que t'a-t-elle dit ce matin ?

– Rien de plus que me demander de te chercher.

– Tu as noté quelque chose d'autre ? Quelque chose d'inhabituel ?

– Non. Enfin si, peut-être...

– Quoi ?

– Elle tenait une plume d'aigle entre ses mains. Une plume noire.

– Une plume d'aigle noire ? Dans ce cas, hâtons le pas.

Quelques instants plus tard, après avoir quitté le quartier des artisans, puis traversé la place centrale, Tarcyt et Eradnia arrivaient dans une rue longeant l'esplanade sacrée des temples, où se trouvait la demeure de la grande prêtresse. Elle les attendait dans la première pièce, qui était ornée d'un décor hétéroclite au sein duquel Tarcyt reconnut un groupe de statuette d'albâtre représentant les dieux du panthéon namathéen.

– Forourgh, tu m'as demandé, que puis-je pour toi ?

– Je veux que tu ailles chercher un étranger.

– Un étranger ?

– Oui, il a besoin de notre aide.

– Pourquoi notre aide ?

– Comment ça pourquoi ? Tu as oublié le code d'honneur des Namathéens ?

– Non, non, bien sûr. Personne ne l’ignore. Tout Namathéen doit protéger un étranger qui passe sur nos terres de ses ennemis. Mais qui sont les ennemis de cet homme ?

Forourgh eut l’air interloquée par la question, et tout d’abord garda le silence. Tarcyt l’observait, attendant la réponse. Il pouvait percevoir en elle une agitation intérieure extrême, ce qui était inhabituel chez cette femme d’ordinaire si calme et posée.

Sentant son trouble, elle reprit la parole.

– Il y a quelques jours, j’ai fait un songe. L’âme de Moran est venue me parler. Il m’a dit d’aller quérir Zenaï, et de l’envoyer à l’ouest, en direction des montagnes enneigées. Là, je trouverai un étranger en détresse.

Tarcyt venait d’avoir la confirmation de ses pressentiments. La plume noire était bien celle du grand aigle sacré de Vasicha, qui avait servi Moran, leur ancien roi. La prêtresse avait vraisemblablement utilisé ses pouvoirs pour entrer en symbiose avec l’animal.

– Tu as pris Zenaï, l’aigle sacré du temple ? Je croyais que seul notre roi le pouvait ?

– Il n’y a plus de roi à Namathée depuis bientôt un an, et les Anciens n’ont toujours pas vu les signes leur permettant d’en désigner un. Mais là justement, c’est l’âme de Moran qui m’a demandé de le faire. J’ai alors été chercher Zenaï, et je me suis mise en décoration ces derniers jours pour l’accompagner pendant qu’il volait vers l’ouest. À travers ses yeux, j’ai vu cet homme.

– Et qui est-il ?

– Je n’en sais encore rien. Zenaï l’a trouvé et l’a déjà aidé une première fois à éviter la mort. Pour la suite, j’ai besoin de toi. L’homme descend en ce moment même le fleuve salé qui disparaît dans les sables. Il sera arrivé au Lac Blanc dans une semaine, je pense. C’est exactement le temps qu’il te faut pour y aller, et il ne survivra certainement guère plus. Prends dix de nos meilleurs hommes avec toi, et ramène l’étranger à Namathée.

- Sans vouloir te manquer de respect, trois jours seront amplement suffisants à cheval.
- Vous ne pouvez pas prendre de chevaux, nous en avons trop peu et le général Paremna ne voudra pas en laisser partir pour une expédition dans le désert sans en connaître le motif.
- Oui probablement. D’autant plus que les rapports sur les troupes sarthes l’ont rendu nerveux récemment.
- Et si tu ajoutes le fait qu’il rêve d’être désigné roi par les Anciens, et que ton nom circule parmi les prétendants...
- Je ne suis guère intéressé par ces rumeurs, et je ne prétends à rien, mais il est évident que le plus longtemps je serai éloigné de la cité, le mieux Paremna se portera.
- Voilà aussi pourquoi tu ne dois parler à personne du songe avec Moran que je viens de te confier tant que tu n’as pas quitté la ville.
- Bien entendu.
- Va maintenant, il n’y a pas de temps à perdre.
- Je vais rassembler mes meilleurs hommes, et nous partirons rapidement. Mais il me reste une question avant de partir. Pourquoi m’avoir choisi ? Tu sais que je ne suis pas en service avant plusieurs semaines. Il y a d’autres capitaines de phalange qui le sont actuellement et qui auraient pu me remplacer.
- Tu connais la réponse Tarcy. Ou plutôt les réponses. Tu es le meilleur pour guider un groupe dans le désert, tu sais mettre ta curiosité de côté, et surtout, tu n’es pas intéressé par le pouvoir.
- Merci pour ta confiance Forourgh, je ne te décevrai pas.
- Merci à toi pour la tienne. Si c’est nécessaire, j’enverrai Zenaï vous guider.
- Il est toujours bon de savoir que l’envoyé de Vasicha est à nos côtés.
- Bonne route, Tarcy, et n’oublie pas, sois discret sur les raisons de ton départ. Ni Paremna, ni les Anciens ne doivent en apprendre le motif.
- Pas même les Anciens ?
- Non plus. Paremna, les Anciens et personne à l’exception de ceux qui t’accompagneront, c’est plus prudent.

Forourgh s’en voulait de ne pas avoir pu s’empêcher d’évoquer les Anciens, risquant ainsi d’éveiller des soupçons chez Tarcy à leur

sujet, alors que rien ne lui permettait d'avoir la moindre certitude. Ce n'était encore à ce stade qu'une très vague impression, rien de plus. Depuis quelque temps, elle percevait les traces de forces néfastes venues rôder autour de l'esplanade sacrée des temples de Namathée, mais n'arrivait à en déterminer ni la cause ni l'origine. Hormis elle, seuls les Anciens étaient capables d'y faire appel. Dans le doute, et même si elle ne trouvait aucune raison censée pouvant expliquer leur rôle dans ce phénomène, elle avait décidé de ne les informer des récents événements qu'une fois l'expédition partie.

Heureusement, le capitaine ne l'interrogea pas davantage sur le sujet, sa mémoire ayant probablement fait la part entre ce qu'il était préférable d'entendre et ce qu'il convenait d'oublier, ou tout simplement ne souhaitait-il pas être concerné par les affaires politiques, comme à son habitude.

Il tourna le dos à la prêtresse, se dirigeant vers la lourde porte en bois décorée de part et d'autre de frises peintes représentant des étoiles, symboles du dieu Vasicha, et en son centre d'une paire d'ailes frappée de deux lances entrecroisées, l'emblème de Namathée. Au moment où il s'apprêtait à la franchir, Tarcyt eut un instant d'hésitation, et s'adressa une dernière fois à Forourgh.

– Au fait, tu as oublié de me dire une chose. Tu ne m'as pas répondu quand je t'ai demandé qui étaient les ennemis de cet étranger.

– Je ne le sais pas encore. Je n'arrive pas à lire dans ses pensées malgré tous mes efforts. Peut-être parce qu'il est trop loin pour le moment. C'est très étrange à vrai dire, c'est un peu comme s'il n'avait pas de mémoire.

Voilà quatre jours que Tarcyt et ses hommes marchaient en direction du Lac Blanc. Maintes fois le capitaine s'était posé les mêmes questions, mais sans trouver la moindre réponse satisfaisante. Il ne comprenait pas ce que cherchait cet étranger, la raison pour laquelle il avait navigué sur le fleuve salé, et surtout de quel peuple il pouvait être issu.

Certains racontaient bien de vieilles histoires au sujet d'un pays lointain, au-delà du désert et des montagnes, un pays où l'alternance des saisons était plus douce qu'à Namathée, un pays où l'or, l'étain et le cuivre abondaient, un pays où les vergers aux arbres chargés de fruits poussaient sur toutes les pentes, un pays où régnait la paix depuis si longtemps qu'on la disait éternelle. Un pays qui serait béni des dieux.

C'était surtout un pays qui n'existait pas, se disait-il. Quelques livres rédigés en namathéen ancien l'évoquaient, mais ils dataient de l'époque de la Grande Rupture, et il était difficile de distinguer la réalité des légendes. Lors des rares périodes où le désert de Yamena n'était pas balayé par des tempêtes de sable, on pouvait apercevoir au loin depuis le Lac Blanc une muraille de montagnes tellement étendue qu'elle barrait entièrement l'horizon. Les cimes étaient si hautes, qu'elles restaient enneigées toute l'année, piégeant les quelques nuages qui essayaient de les franchir. Alors, à quoi bon remonter un fleuve à l'eau tant gorgée de sel qu'elle en était imbuvable, pour finalement aller se heurter à un mur ? Les quelques téméraires qui avaient voulu aller voir par eux-mêmes n'étaient jamais revenus, probablement morts en chemin, et personne n'avait tenté l'aventure depuis plusieurs générations.

Pour l'accompagner, Tarcyt avait choisi des hommes de confiance, dont aucun n'était en service actuellement, afin de rester aussi discret que possible comme Forourgh le lui avait demandé. Par respect pour leur capitaine, ils s'étaient joints à cette expédition en acceptant de garder le silence sur son but. Mais il savait qu'aucun d'eux n'était enthousiaste à l'idée d'accomplir ce trajet en pleine saison chaude. La période était loin d'être idéale, d'autant que la

plupart devaient subvenir seuls aux besoins de leurs familles, et les derniers mois avaient été particulièrement durs. Le gibier se faisait rare dans les bois. La lisière ne cessait de reculer sous les attaques répétées du vent et du sable, et les animaux fuyaient ces forêts devenues trop clairsemées pour leur offrir un abri sûr. Les récoltes avaient nettement diminué depuis quelques années, victimes de vagues de chaleur de plus en plus fréquentes. Le bétail également souffrait de ces conditions difficiles, et les troupeaux s'amenuisaient faute d'une alimentation suffisante. Il fallait travailler beaucoup plus désormais pour réunir les quantités de nourriture auxquelles ils avaient été habitués par le passé. Plus vite ils seraient rentrés, mieux ils se porteraient.

Tarcyt leur avait bien parlé de cet étranger qu'ils devaient aider au nom du code d'honneur namathéen, mais ses hommes n'en voyaient pas bien l'intérêt. Il les avait entendus maugréer à plusieurs reprises depuis leur départ, et même lorsqu'ils marchaient en silence, il pouvait deviner leurs pensées. Le code n'avait pas eu besoin d'être appliqué depuis si longtemps, que nul ne se souvenait d'avoir eu à le respecter, et certains émettaient même des doutes sur le fait que le Lac Blanc soit réellement partie intégrante de leur territoire. Seuls quelques marchands s'y rendaient, tout au plus une fois par an, pour récolter la quantité de sel nécessaire aux salaisons de gibier.

Aider un étranger ! L'idée était belle, mais de quelle origine était-il ? Les Namathéens avaient surtout des ennemis parmi les étrangers. La plupart avaient déjà été en conflit avec eux, ou se montraient menaçants, que ce soit les guerriers sarthes à l'est, les mercenaires lorestiens au nord, ou les nomades des tribus oughares au sud.

Ces dernières étaient tellement nombreuses que personne ne connaissait les noms de chacune d'entre elles. La sécheresse depuis quelques années les avait encouragées à multiplier les raids sur leurs voisins. Namathée elle-même n'avait jamais été attaquée, noyau dur du royaume, réputée imprenable sur son acropole, mais quelques villages isolés avaient subi des razzias. Il était question d'organiser

une campagne punitive depuis longtemps. Pourtant elle avait été repoussée à plusieurs reprises. Mobiliser des troupes était difficile en ce moment, alors que tout le monde devait travailler d'arrache-pied pour améliorer les réserves qui étaient au plus bas. Privés de roi depuis un an, ce choix était délicat à faire pour les Namathéens, d'autant plus qu'un autre danger menaçait depuis peu.

L'armée sarthe s'était considérablement développée ces dernières années. Leur nouveau souverain, Serchenesis, venait de succéder à son père quelques mois auparavant. S'il tenait de son prédécesseur, les limites actuelles de son royaume lui paraîtraient rapidement trop étroites comme le laissaient redouter les guerres menées récemment contre des voisins sans envergure. Les émissaires envoyés pour témoigner de ses bons égards envers Namathée avaient soulevé des craintes plus qu'ils n'avaient apaisé les esprits. Beaucoup pensaient qu'il s'agissait en réalité d'espions chargés de repérer les systèmes de défense, et d'évaluer si les guerriers namathéens étaient vraiment aussi habiles qu'on le prétendait à l'époque des lointaines guerres lorestiennes. Les fameux échanges commerciaux, l'autre prétexte de cette visite, traînaient à se mettre en place. Avec son armée bien affûtée, Serchenesis pouvait être tenté de s'approprier directement les mines namathéennes plutôt que de troquer du bétail contre l'étain et le cuivre nécessaires à la fabrication du bronze.

Si au moins les Anciens pouvaient enfin déceler les signes qui leur permettraient de désigner un roi pour succéder à Moran, cela refroidirait probablement les vellétés de leurs dangereux voisins, songeait Tarcyot tout en maugréant intérieurement contre les vieux sages.

Le soir venu, alors que la troupe avait marché jusqu'aux dernières lueurs du soleil pour profiter d'une température acceptable, le camp fut monté rapidement. Tarcyot alla chercher du vin dans son paquetage, qu'il coupa d'eau puis versa à chacun en portions égales, après en avoir fait couler quelques gouttes dans le sable, dédiant cette libation à Eremeth, le dieu de la terre, comme la coutume le voulait. Une fois le repas avalé, les hommes se lancèrent dans une discussion animée. À force d'avoir ruminé depuis des jours chacun

de leur côté, la tension était montée rapidement, d'une manière assez inhabituelle, signe que la période actuelle était difficile pour tous. Sterenyt, un guerrier trapu réputé pour son habileté à l'arc, aborda le premier le sujet qui les préoccupait tous.

– Depuis quand Forourgh donne-t-elle des ordres directement aux soldats ?

– Si elle s'est permis de le faire, c'est qu'elle a une bonne raison, il n'est pas nécessaire de la connaître, répliqua Tarcynt sèchement.

Le capitaine brûlait d'envie de leur expliquer que Moran lui-même était venu visiter en songe Forourgh, mais il avait promis à la prêtresse de garder le secret pour le moment. Il fit face aux questions de ses hommes :

– Et qu'est-ce qui nous assure qu'elle dit vrai ? demandait l'un.

– Elle est prêtresse de Vasicha, n'est-ce pas une raison suffisante ?

– Et si elle nous envoyait chercher un étranger qui n'existe pas ? ajoutait un autre.

– À quoi cela pourrait-il bien lui servir ?

– Tu te le demandes ? C'est pourtant simple Tarcynt : en t'éloignant, Forourgh cherche peut-être à favoriser l'accession de l'un de tes concurrents au trône de Namathée.

– Et bien qu'il en soit ainsi. Après tout, le plus vite nous serons dirigés, le mieux cela sera.

– Beaucoup pensent que tu serais un bon roi. Meilleur que les autres noms évoqués.

– Peut-être, mais en attendant je suis votre capitaine, et avant tout un soldat au service de sa famille et de sa patrie. Si je suis appelé par les Anciens, j'accepterais ma mission et j'irais me choisir une arme royale sur le mur des trophées dans la grande salle du palais. Mais voilà bientôt un an qu'ils attendent les signes pour se décider, et ils n'ont rien vu jusqu'à présent.

– Et si les Sarthes nous attaquent, qui nous guidera alors ?

– Notre peuple sera guidé par le Conseil des Anciens, qui confirmera certainement le général Paremna dans son rôle de stratège et chef des armées. Nous pouvons également compter sur les conseils de nos ancêtres avec l'aide de Forourgh.

– Les femmes ne font pas la guerre.

– Certes, mais dois-je te rappeler encore une fois qu'elle est la grande prêtresse de Vasicha, et la seule de tout notre peuple à avoir le don de manière aussi prononcée.

– Qu'elle nous trouve un roi à la place des Anciens alors !

– Nos coutumes ne fonctionnent pas comme cela. Elle seule ne peut pas décider. Sois patient, si les dieux ont choisi de nous faire attendre, il y a certainement une raison.

Malgré le calme qu'il essayait de conserver, Tarcynt était exaspéré, et cherchait un moyen d'orienter la conversation sur d'autres sujets, sans réussir à trouver une issue. Edonas, un dresseur d'aigle au visage émacié, plus âgé et plus expérimenté que le reste de la troupe, vint à son secours.

– Allons, mes amis, baissez le ton. Demandons plutôt à notre capitaine de nous raconter des souvenirs de bataille. Par exemple la manière dont il a sauvé Moran des Lorestiens, cela sera plus intéressant que cette controverse inutile.

– Vous la connaissez tous cette histoire. Elle est largement exagérée. Je suis fatigué, je vais vous laisser continuer cette discussion sans moi.

Pourtant, en s'éloignant du groupe, Tarcynt ne put s'empêcher de repenser à ces événements qui avaient été ses plus hauts faits d'armes jusqu'à présent, faisant de lui un héros à Namathée. Il sentait les battements de son cœur accélérer à l'évocation de ce simple souvenir.

À l'époque, les Lorestiens étaient les meilleurs forgerons du monde connu. Leurs armes étaient d'une qualité irréprochable, leurs bijoux ciselés avec raffinement, jusqu'aux mors de leurs chevaux, véritables œuvres d'art sculptées dans le métal. Tous les peuples leur enviaient ce savoir-faire unique. Mais il y a une douzaine d'années, leur principale mine s'était tarie, et avec elle la source de leur richesse. Ils entamèrent alors des négociations en vue d'acheter des métaux bruts namathéens en échange d'orfèvrerie lorestienne. Ce genre d'accord était fréquent dans la région, et avait déjà existé par le passé. Les tractations avançaient bien, et les termes proposés par les envoyés de la reine Eshtoun paraissaient équitables. Afin de

conclure, une rencontre fut organisée à la frontière entre la souveraine des Lorestiens et Moran, le roi des Namathéens, accompagnés chacun de leurs conseillers respectifs.

La délégation lorestienne était constituée, en plus de la reine, de deux gardes royaux, comme l'autorisent les règles habituelles de ce type d'événements, et cinq civils, dont trois négociateurs, un scribe, et un traducteur. Du côté namathéen, il y avait avec Moran également cinq civils, et deux gardes. L'un s'appelait Pranos, équipé d'une lance, d'un glaive et d'un large bouclier en bois recouvert de cuivre. L'autre était Tarcy. Armé de son grand arc composite, de trois couteaux de lancers et d'un glaive en bronze, il était fier de sa nouvelle affectation. De même que Pranos, il avait été choisi ce jour-là car il était l'un des meilleurs, alliant à la fois une certaine expérience, beaucoup de sang-froid, et surtout une dextérité rare aux couteaux de lancer et à l'arc. Depuis peu, il faisait partie de la garde rapprochée, composée d'une cinquantaine d'hommes qui se relayaient toute l'année pour accompagner leur roi dès que cela était jugé nécessaire.

La rencontre se déroulait dans une plaine bordée de collines, à la limite des deux royaumes, dans un espace matérialisé par un large cercle de pierres disposées au sol, où seules les deux délégations pouvaient pénétrer, une petite troupe de soldats de chaque camp restant à bonne distance de part et d'autre. Là, les souverains s'offriraient des cadeaux scellant l'accord entre les deux parties, les conseillers respectifs reliraient à voix haute les parchemins écrits dans les deux langues, puis chacun repartirait dans sa capitale.

En se dirigeant vers le lieu de l'échange, Tarcy remarqua au loin la démarche des civils lorestiens qui venaient en face d'eux. Elle n'était pas habituelle, au moins pour deux d'entre eux. Au lieu d'être quelque peu vacillante, caractéristique de l'âge avancé de ces doyens des émissaires d'Eshtoun qu'il avait pu croiser précédemment, celle des hommes qui arrivaient était bien assurée. Leur stature était imposante, et aucun ne semblait arborer les barbes blanches typiques de la fonction qu'ils occupaient.

Tarcyt se sentait de moins en moins à l'aise. Tous ses sens étaient aux aguets, essayant de déceler d'où pouvait venir le malaise qu'il ressentait. Alors qu'une cinquantaine de pas séparait encore les deux groupes qui marchaient l'un vers l'autre, il glissa à l'oreille de Moran :

- Mon roi, nous devrions faire demi-tour.
- Pourquoi dis-tu ça ? répondit le vieux souverain.
- Les négociateurs lorestiens sont trop jeunes, ce n'est pas normal.

Trente pas restaient à parcourir.

- Je ne distingue pas bien d'ici.
- Aucun d'eux n'a fait partie des précédentes négociations. J'en suis certain.
- Cet accord est excellent pour nous, je ne sens rien d'anormal, et je ne vais pas prendre le risque de le faire capoter parce que les Lorestiens auraient changé leurs négociateurs, ce serait aberrant.

Ils n'étaient plus qu'à vingt pas, et Tarcyt doutait de plus en plus. Ce fut à ce moment-là que les dieux décidèrent de convaincre Moran d'écouter plus attentivement son jeune garde. Une brise légère souleva un pan de la tunique de l'un des Lorestiens. L'homme tira dessus pour remettre le tissu en place, mais pas assez rapidement pour éviter que le soleil se reflète sur la longue lame d'une redoutable épée-faux, l'arme caractéristique des troupes d'élite d'Eshtoun.

Tarcyt arrêta Moran d'un geste autoritaire, porta la main à son carquois et encocha une flèche tout en criant :

- Pranos, protège le roi !

Son compagnon d'armes réagit immédiatement et plaça son large bouclier devant Moran, lequel l'attrapa fermement, ayant enfin réalisé ce qui se passait. La flèche de Tarcyt transperça sans peine le premier soldat habillé en civil, qui ne portait pas de cuirasse sous sa tunique. Les Lorestiens comprenant que leur tour avait été déjoué, sortirent leurs armes et se précipitèrent en direction de Moran.

Derrière le nuage de poussière qu'ils formaient, Eshtoun criait à ses hommes :

– Tuez-le, tuez Moran coûte que coûte !

Les deux arrière-gardes namathéenne et lorestienne qui étaient restées à respectable distance se mirent alors à accourir de part et d'autre. Tarcyt ne les voyait pas, mais bien que totalement concentré sur l'action à laquelle il prenait part, il pouvait sentir les vibrations du sol martelé par les centaines de combattants qui convergeaient vers le cercle de pierre.

Alors que le premier Lorestien que Tarcyt venait de tuer touchait à peine terre, les deux colosses qui servaient de gardes du corps à Eshtoun jetèrent leurs lances en direction de Moran. L'une se ficha juste devant lui, mais l'autre fit éclater le bord du bouclier et entailla profondément l'épaule du roi.

Pendant qu'Eshtoun se repliait vers les troupes lorestiennes qui accouraient, les quatre soldats d'élite restants, suivis des deux gardes, approchaient à grandes enjambées du souverain namathéen blessé, leurs épées-faux à la main. Pranios projeta sa lance en direction du premier d'entre eux qui s'effondra, le projectile le transperçant de part en part. Tarcyt décocha un nouveau trait mortel vers le second assaillant. Mais un autre arrivait déjà, qui d'un coup parfaitement ajusté trancha net le bras de Pranios, alors que le malheureux sortait son glaive du fourreau. Tarcyt lui envoya l'un de ses couteaux de lancer en pleine gorge juste avant que le Lorestien ne détourne son arme contre Moran.

La scène s'était déroulée en quelques instants, et il ne restait plus qu'un garde et deux soldats d'élite ennemis encore en vie. Mais Pranios agonisait, Moran était durement touché, et la situation semblait désespérée. Tarcyt n'avait pas le temps d'ajuster un nouveau couteau de lancer, alors il dégaina son glaive, stoppant le coup d'épée-faux que venait d'asséner un attaquant en déviant sa lame à quelques pouces du crâne de Moran. Il sentit à ce moment une profonde douleur lui déchirer la hanche. Un autre soldat l'avait poignardé par-derrière. Mais au même moment, il entendit aussi ce cri si caractéristique, ce cri qu'il connaissait depuis son enfance, ce cri qu'il avait craint le jour où il avait accompli son rituel

d'initiation, mais ce cri, qui à cet instant précis, lui redonnait espoir. Le soleil se voila, trois ombres recouvrirent la scène du combat, et autant d'aigles agrippèrent les têtes des Lorestiens, crevant leurs yeux à coups de becs et de serres, arrachant des lambeaux de chair de leurs crânes ensanglantés.

Les phalanges namathéennes n'étaient maintenant plus qu'à quelques dizaines de pas de Moran et Tarcy, et n'allaient pas tarder à former un rempart protecteur de leurs corps. Derrière, les dresseurs d'aigles envoyaient par vagues successives les terribles rapaces harceler les troupes ennemies.

Ces dernières avaient été plus lentes à arriver, en raison de leur lourd équipement, et Eshtoun ne les avait pas encore rejointes. Sûre d'une victoire facile grâce au surnombre provoqué par ses soldats déguisés en négociateurs contre les gardes de Moran, elle ne s'était pas repliée suffisamment vite vers ses hommes. Alors qu'elle accélérait le pas pour se mettre à l'abri, un aigle fondit sur elle. L'animal fut aussitôt abattu par deux archers lorestiens, mais il avait auparavant réussi à gravement blesser la reine qui perdit la vue ce jour-là.

Le piège des Lorestiens était un échec total, et leur moral avait flanché rapidement. Privés du commandement de leur souveraine, les combattants étaient désemparés, et la bataille générale qui s'ensuivit tourna en peu de temps à l'avantage des Namathéens.

La guerre déclenchée par cette trahison dura plusieurs mois. Eshtoun mourut de ses blessures infectées quelques semaines plus tard, et les clans s'entredéchirèrent pour désigner un nouveau chef. Les Namathéens combattirent chaque faction l'une après l'autre, profitant habilement de leurs divisions. Le plan d'invasion de Namathée s'était retourné contre la Lorestie, et aujourd'hui, il ne restait plus de ce pays qu'une multitude de petits royaumes morcelés et sans richesses, dont aucun n'était plus une menace pour personne.

C'est ainsi que Tarcyt fut nommé capitaine de phalange, avec cinq années d'avance sur l'âge requis pour cette fonction rare et prestigieuse dans l'armée namathéenne.

Pendant ce temps-là, alors qu'il avait laissé ses souvenirs défiler, ses compagnons n'avaient pas cessé de discuter sur les risques et les conséquences d'une guerre avec les Sarthes, répétant sans cesse les mêmes arguments et contre arguments. Tarcyt lui, n'avait guère envie de passer la nuit à débattre inutilement. Il étala sa couverture sur le sable, et ne tarda pas à s'endormir, non sans avoir une dernière pensée pour cet étranger qu'il allait bientôt secourir.

Les trois jours de marche qui suivirent furent harassants, notamment à cause d'une tempête qui les ralentit considérablement. Tarcyt ne regrettait plus de ne pas avoir pris les chevaux, car les bêtes n'auraient jamais pu traverser le désert dans ces conditions, et il aurait dû se séparer de l'un de ses hommes pour les ramener à Namathée. Le sable volait dans toutes les directions, leur fouettant le visage, obstruant par moments complètement la vue et brouillant les sens. Mais la souffrance imposée par la nature n'était pas la seule préoccupation du capitaine de phalange. Le retard qu'ils allaient subir risquait d'être fatal à l'étranger. L'âme du roi Moran était venue visiter Forourgh pour lui demander de sauver cet homme, la mission était de la plus haute importance, il ne pouvait pas échouer. Intérieurement, il renouvela une fois de plus ses prières adressées à Vasicha, et reprit la tête de file, montrant l'exemple à ses compagnons tout en les encourageant.

À force de persévérance, ils arrivèrent enfin en vue du Lac Blanc le matin du huitième jour, une journée plus tard que prévu. L'immense étendue saline était d'un blanc immaculé. Parfois, lorsque le fleuve salé ne s'était pas totalement évaporé au cours de sa longue route à travers le désert de Yamena, un mince filet d'eau parvenait jusqu'à la surface entièrement plane. Une fine pellicule recouvrait alors la croûte de sel, la transformant en un vaste miroir sur lequel les nuages d'évaporation se reflétaient. Au loin, le ciel et l'eau se confondaient parfaitement.

Mais à cette époque le fleuve salé n'était pas assez puissant, et avait disparu dans les sables bien en amont du Lac Blanc. Il ne restait plus à l'embouchure que quelques rares trous d'eau. Il allait falloir continuer à marcher plus loin qu'il ne l'avait prévu avant de trouver ce maudit étranger. Tarcyt pesta intérieurement, et demanda à la petite troupe d'accélérer le pas autant que faire se peut. S'ils ne voulaient pas avoir à économiser drastiquement leurs réserves d'eau potable sur le chemin du retour, ils devaient rapidement atteindre le but de leur expédition.

Simias, un éclaireur réputé pour la qualité de sa vue avançait en tête du groupe. Au milieu de la journée, après avoir parcouru trois ou quatre lieues supplémentaires au-delà du Lac Blanc, il aperçut une forme au loin. L'excitation gagna les hommes qui pressèrent le pas. Plus ils s'approchaient, plus il apparaissait évident que Forourgh avait eu raison. Il y avait bien une barque qui était arrivée jusque-là, attestant que quelqu'un avait effectivement descendu le fleuve salé.

L'embarcation était échouée à proximité de l'une des rives. À cet endroit-là, le fleuve n'avait pas encore perdu toutes ses eaux par évaporation, et conservait une largeur raisonnable, mais la profondeur devenue trop faible avait arrêté là le voyage de l'inconnu. Les hommes formèrent un cercle autour de l'étrange esquif. Il était fait d'un bois qui semblait léger, flexible, et visiblement robuste à en juger par les nombreuses marques d'impacts tout du long de la coque, qui pourtant était toujours étanche. C'était une essence qu'aucun d'entre eux ne connaissait encore, qui ressemblait à un mélange de mélèze et d'acacia.

Pragmatique, l'un des soldats suggéra qu'ils récupèrent le matériau pour en faire des javelots de chasse, car de toute évidence, pour ce qui était de l'objectif principal de leur mission, ils avaient échoué. Le guerrier intrépide, qui avait dompté les eaux du fleuve salé depuis la haute barrière de montagnes blanches, était parfaitement immobile, allongé dans le fond, et il avait tout l'air d'être mort.

Le groupe de Namathéens observait avec curiosité l'homme. Il était difficile de dire son âge. Peut-être trente-cinq ans. Le plus surprenant était ses cheveux blonds : personne n'avait encore jamais rien vu de tel à Namathée. La couleur de sa peau elle, restait indéfinissable pour le moment. Ses habits masquaient son corps, trempés d'une eau gorgée de sel qui les rendait si rigides qu'ils paraissaient sculptés. Son visage brûlé par le soleil ressemblait à une immense cloque rouge. Une moitié de son crâne était couverte de sang coagulé.

Tarcyt était dépité. Après tout, il fallait s'y attendre. Le voyage en descendant le fleuve salé avait pris encore plus longtemps que le leur depuis Namathée, probablement autour de dix jours si les indications de Forough étaient exactes. Personne n'était capable de survivre une telle durée sans boire ni manger. Il n'y avait plus rien qu'il puisse faire.

Un bruit d'ailes le tira de ses sombres pensées. Il leva la tête et aperçut Zenaï qui planait haut dans le ciel. L'aigle sacré du temple de Vasicha était revenu. La prêtresse l'avait à nouveau envoyé vers l'inconnu, bien qu'il soit trop tard pour le sauver. Sans doute désirait-elle voir à travers les yeux du rapace que celui qu'elle avait essayé d'aider était bien mort.

L'immense aigle noir faisait près d'une fois et demie la taille de ses congénères les plus communs, ceux habituellement utilisés pour le combat ou la chasse. Il descendait lentement vers le groupe de Namathéens, sans un cri, sans à-coups, réduisant son altitude régulièrement. Malgré son imposante envergure, il finit son vol en venant se poser avec douceur sur la poitrine de l'étranger. Il semblait fixer son visage. Puis il se tourna vers Tarcyt. Celui-ci remarqua alors que Zenaï tenait dans le bec de longues tiges aux feuilles de couleurs vertes et argentées, qui ressemblaient à de l'absine, une herbe aux propriétés curatives bien connue dans la région de Namathée. L'aigle pivota sa tête vers l'étranger. Il s'approcha un peu plus, déposa avec une étonnante délicatesse les

plantes sur sa bouche desséchée, puis déploya ses ailes en poussant un long cri strident. L'instant d'après, il prit son envol d'un puissant battement.

Tarcyt crut alors percevoir un frémissement au niveau des narines de l'étranger. C'était sûrement un tour que lui jouait son esprit, mais il fallait qu'il s'en assure. Il se pencha vers lui, colla son oreille devant son nez. Il respirait ! Le souffle était à peine perceptible, mais il n'y avait pas de doute. Il se déplaça vers le côté gauche de sa poitrine afin de vérifier le cœur. Les battements étaient lents, et très irréguliers, mais l'organe fonctionnait toujours. L'homme était comme dans un état de léthargie totale. Il fallait faire vite, car il était visiblement complètement déshydraté, et très affaibli. Les maigres forces qui lui permettaient encore de s'accrocher à la vie ne suffiraient plus d'ici peu.

Tarcyt n'avait pas vraiment de connaissances de l'utilisation des plantes, mais il avait compris que les feuilles d'absinthe avaient eu un effet, et il décida de les employer comme il avait déjà vu des guérisseurs le faire à Namathée. En tordant les tiges, quelques gouttes de sève apparurent, avec lesquelles il humecta les lèvres desséchées du rescapé. La réaction ne fut pas immédiate, mais Tarcyt sentit que l'organisme se remettait péniblement en marche.

Aidé par Edonas et Sterenyt, il lui releva la tête et essaya de lui faire boire un peu d'eau de sa gourde. D'abord, elle coula sur ses joues brûlées, mais il finit par réagir, très faiblement, et réussit à avaler quelques gorgées avant de retomber inanimé.

Reprenant espoir, Tarcyt donna rapidement quelques ordres à ses hommes. Deux le soulevèrent puis le placèrent sous une tente improvisée. Deux autres lui enlevèrent ses vêtements, nettoyèrent le sel de son corps, et le sang dans ses cheveux. Puis ils lui appliquèrent des feuilles de pariétaire sur les brûlures du visage afin de les soulager. Pendant ce temps, Edonas et Sterenyt avaient pris des haches, et taillaient de longs morceaux de bois dans l'embarcation pour confectionner un brancard.

Une fois que ce fut fait, les Namathéens se mirent en route pour le voyage du retour, se relayant par groupe de quatre pour porter l'étranger, et s'arrêtant à intervalles réguliers pour lui changer son cataplasme, laver les sécrétions qui s'écoulaient de sa blessure à la tête, et le réhydrater.

Il n'y eut pas de tempête de sable cette fois, et malgré le brancard, Tarcy et ses hommes avançaient à bonne allure. Les protestations contre l'inutilité de cette expédition, qui avaient émaillé tout le trajet jusque-là, étaient oubliées. Le spectacle majestueux et fascinant de Zenaï, animal dont certains disaient qu'il était divin, venu les aider à sauver l'inconnu, leur avait fait réaliser que la mission qu'ils accomplissaient était d'une nature bien plus profonde qu'ils ne l'auraient soupçonné initialement. À l'inverse du voyage aller, presque aucune parole ne fut prononcée au retour, chacun restant concentré sur l'effort physique imposé par cette longue marche, conscient que le temps n'était pas l'allié du rescapé. Galvanisés par ce qu'ils percevaient être un enjeu qui les dépassait, ils rallièrent Namathée en à peine plus de six jours.

Voilà plusieurs mois qu'ils étaient rentrés maintenant, et l'étranger n'était toujours pas ressorti du temple de Vasicha où Forourgh, assistée d'Eradnia, s'occupait de lui sans relâche. Tarcyot était venu s'enquérir de la santé de l'homme qu'il avait ramené du Lac Blanc à de nombreuses reprises, mais la réponse avait été invariablement la même : il récupère ses forces, il a besoin de repos. Laconique et frustrant, mais il savait qu'il n'obtiendrait rien de plus pour le moment. Il avait beau avoir la confiance de la prêtresse, elle ne dérogerait pas, même pour lui.

Après une nouvelle tentative infructueuse, Tarcyot décida que ce serait la dernière fois qu'il effectuerait le trajet de son atelier jusqu'au temple. Cette équipée pour retrouver l'inconnu au milieu du désert lui avait pris deux précieuses semaines alors même qu'il n'était pas censé être en service à ce moment-là. Il avait maintenant un retard de travail énorme, et ses journées s'étaient considérablement rallongées pour rattraper une partie du temps perdu. En cette période troublée, il ne pouvait se permettre de ralentir le rythme malgré la fatigue qui pesait. Les armées sarthes avaient été vues par des espions en train d'effectuer des manœuvres impressionnantes, et même si les deux peuples étaient théoriquement en paix, mieux valait se préparer à toute éventualité. En conséquence, Parnas, le général en chef des namathéens, avait commandé plusieurs milliers de glaives, pointes de lances et flèches supplémentaires pour renouveler les stocks d'armes. Tous les forgerons travaillaient d'arrache-pied, et Tarcyot ne voulait pas passer pour le moins efficace d'entre eux.

Eradnia venait de refermer la porte d'entrée des bâtiments qui jouxtaient le temple, et se dirigeait vers la salle où se trouvait Forourgh. Elle lui dirait qu'une fois de plus Tarcyot était venu prendre des nouvelles, et qu'une fois de plus elle avait gardé le silence, comme cela lui avait été demandé par la prêtresse. Elle ne comprenait pas pourquoi il fallait rester à ce point la discrète, mais n'avait pas pour habitude de contester les ordres de sa maîtresse.

- Tarcy est passé, il aurait aimé voir l'étranger, dit Eradnia.
- Il le verra prochainement, répondit simplement Forourgh.
- Ah ! Il y a du nouveau ?
- La guérison physique est quasiment achevée. Il pourra bientôt découvrir par lui-même Namathée au-delà de l'enceinte du temple.
- Et sa mémoire ?
- Aucun progrès. J'ai encore quelques idées, mais je n'ai guère confiance. Mes meilleurs remèdes n'ont pas eu d'effet jusqu'à présent.
- Je suis certaine que vous finirez par trouver un moyen, vous êtes la plus grande guérisseuse du pays.
- Oui... mais ça n'a pas l'air suffisant. Viens, allons justement voir si la préparation que nous lui avons donnée ce matin a produit un effet.

Elles se dirigèrent vers la pièce où se trouvait l'homme du Lac Blanc. Il avait revêtu une tunique claire nouée à la taille par une ceinture brodée de fil bleu. Une large coupe en bronze décorée de reliefs géométriques était posée à côté de lui, vide. Il leva la tête à leur approche. Forourgh ressentit une grande tendresse en le voyant. Bien qu'ayant l'habitude de s'adresser aux autres avec une certaine forme d'autorité, légitimée par sa fonction de prêtresse de Vasicha, elle se sentait étonnamment familière avec l'étranger, et lui parlait d'égal à égal, comme s'il était de sa famille, ou qu'il se situait au même rang social qu'elle.

- Alors ressens-tu quelques effets bénéfiques cette fois-ci ? lui demanda Forourgh.
- En dehors de me donner mal au cœur, on ne peut pas dire qu'il y ait eu beaucoup de changement.
- Vraiment tu ne te souviens toujours de rien ?
- Non, pas plus qu'hier ni que demain, je le crains.

Il prit un air dépité, et leva la main avant de la laisser retomber lourdement contre sa taille, dans un geste de découragement. C'était invariablement la même discussion depuis qu'il avait repris connaissance. Arrivé dans un état pitoyable au temple, inconscient une grande partie du temps, il avait oscillé entre la vie et la mort les

premières semaines. Mais peu à peu, grâce aux talents de Forourgh, il avait repris des forces. Passé le premier mois, il était complètement sorti de sa léthargie. Puis l'appétit revenant, sa corpulence s'était étoffée, et ses blessures résorbées. Les marques de brûlures étaient désormais quasiment effacées de son visage qui avait retrouvé sa pâleur naturelle. Le sel qui collait ses paupières avait disparu, dévoilant ses yeux verts. Il était d'une solide constitution, grand et large d'épaules. Les discussions qu'il avait eues avec Forourgh au cours de sa convalescence démontraient qu'il était également d'une intelligence supérieure. Mais sa mémoire restait infirme, amputée de tout ce qui avait pu se passer avant son réveil à Namathée. Son seul souvenir remontait à l'instant où l'aigle noir Zenaï avait déposé les feuilles d'absine sur sa bouche, peu après que Tarcyt l'eut retrouvé à proximité du Lac Blanc. En dehors de ça, il ne connaissait pas sa terre d'origine, son nom ne lui revenait pas, il ignorait s'il avait une famille. Tout ce qu'on pouvait supposer le concernant était son ascendance noble, car les vêtements qu'on avait trouvés sur lui étaient faits d'étoffes précieuses à la réalisation soignée.

Forourgh regardait la coupe vide, et repensait à tous les remèdes qu'elle avait déjà essayés. Il n'y avait rien à faire, l'homme était définitivement amnésique. Elle avait bien une autre idée, mais jamais les Anciens n'accepteraient. Seuls les vrais namathéens y avaient droit, et de plus il fallait être un roi ou un héros pour cela. Les feuilles de l'arbre sacré, mal en point avec les épisodes de sécheresse à répétition de ces dernières années, poussaient si lentement qu'il n'était pas question de les employer inutilement. Il allait falloir s'y résoudre, elle ne pourrait pas l'aider plus qu'elle ne l'avait fait. Pourquoi donc Moran avait-il tant insisté pour le sauver du désert ? Les songes avec les ancêtres étaient si rares, il fallait bien qu'il y ait un sens, ce ne pouvait pas être simplement pour respecter le code d'honneur namathéen. Intérieurement, elle pria un instant Vasicha pour qu'il laisse l'âme du vieux roi revenir l'éclairer l'une de ces prochaines nuits.

Pendant ce temps, l'étranger avait déroulé l'un des parchemins qu'il venait de prendre. Depuis qu'il avait recouvert une grande partie de

ses forces, il avait dévoré de nombreux écrits parmi les milliers de rouleaux de la bibliothèque du temple. Curieusement, il maniait très bien le namathéen ancien, à quelques prononciations de syllabes ou de diphtongues près. C'était un mystère de plus chez lui, et bien entendu il n'en avait pas la clé, mais au moins cela lui avait permis de progresser rapidement dans la maîtrise de la langue namathéenne actuelle. Elle n'était au fond pas très différente de l'ancienne, à cela près que de nombreuses tournures de phrases étaient complètement dépassées aujourd'hui, ce qui avait donné lieu à quelques quiproquos lors de ses premiers dialogues avec Forourgh. Avec la pratique, cet aspect s'était déjà nettement estompé par rapport aux débuts.

- Celui-ci m'intéresse plus particulièrement, dit-il.
- Le livre des noms ? Pourquoi donc ? répondit Forourgh.
- Puisque je ne me souviens plus de mon nom, je vais m'en trouver un nouveau. Je ne vais pas rester "l'étranger" éternellement.
- Je comprends. J'y avais pensé à vrai dire.
- Ah bon ? Que proposes-tu ?
- Et bien puisque tu viens du désert, j'avais envisagé Atreis, qui veut dire l'homme du désert en namathéen ancien comme tu le sais.
- Oui pourquoi pas ? Mais je viens plutôt des montagnes non ?
- C'est vrai au fond. Tu as parcouru le long fleuve salé qui coule depuis ces lointaines montagnes, alors que dirais-tu d'Arcanis ?
- Qui signifie celui qui vient des montagnes ? C'est une idée qui me plaît.

Il réfléchit un instant puis ajouta :

- Je trouve qu'Arcan sonne mieux.
- Alors, va pour Arcan. Bienvenue à Namathée, ton nouveau pays Arcan !

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Arcan dans le monde namathéen. Passé sa période de rétablissement au temple de Vasicha, il avait ensuite tant bien que mal intégré la population. Une bouche à nourrir de plus n'était pas vraiment une bonne nouvelle en cette période de sécheresse, mais le sens de l'accueil et le respect des traditions primaient. Aujourd'hui, il était accepté par tous sans aucune distinction. Bien sûr, sa silhouette particulière, la blondeur de ses cheveux, le vert de ses yeux étaient toujours une source d'étonnement et parfois de plaisanterie pour les Namathéens. Eux qui étaient sveltes, très mats de peau, avec des yeux sombres et des cheveux noir ébène, s'émerveillaient de telles différences. Parmi les peuples qui les entouraient, la plupart avaient des traits communs avec eux. Les Oughars étaient de la même couleur, mais avaient simplement des visages plus ronds. Les Lorestiens, du moins ce qu'il en restait après des années de guerre civile, étaient plus grands, mais similaires en tout autre point. Il n'y avait que les Sarthes dont le teint était aussi clair que celui d'Arcan. Mais leurs cheveux et l'iris de leurs yeux étaient foncés comme ceux des Namathéens. La Nature avait eu un bien drôle de caprice en laissant venir au monde Arcan ainsi.

Lui s'amusait des remarques qui lui étaient faites. Ce qui l'importait surtout était de vivre normalement en attendant que sa mémoire veuille bien lui revenir. N'ayant pas de fonction particulière, il aidait en faisant de son mieux là où l'on avait besoin de lui. Récemment, il avait participé aux travaux de renforcement de la tour jouxtant la poterne nord, l'une des trois entrées de la cité. Avant cela il avait remplacé un berger qui était malade. Les tâches domestiques au temple faisaient également partie de ses principales occupations depuis le début. Mais ce qu'il préférait de loin, c'était lorsque deux jours par semaine il se rendait à l'atelier de Tarcy et l'assistait dans la confection des armes demandées par Paremna. Le Namathéen lui avait enseigné les rudiments du métier de forgeron, et Arcan s'était révélé un bon apprenti, particulièrement dans le domaine du fer, dont le travail lui semblait plus familier que le bronze. Les deux hommes s'étaient rapprochés depuis leur

improbable rencontre. Une sorte de lien fraternel s'était tissé entre eux, et pour Arcan qui n'avait aucun souvenir de ceux avec qui il avait vécu auparavant, cette relation privilégiée était devenue vitale. Il y voyait le signe qu'en dépit de son passé, que la mémoire lui revienne ou pas, il ne serait pas condamné à vivre un futur en solitaire. Sa vie antérieure lui échappait toujours, mais ici, à Namathée, il construisait sa nouvelle famille.

Avec une petite pointe d'amertume dans la gorge, il venait dire au revoir à son ami. Demain, il irait prendre la route du sud pour aller aider les faucheurs de blé dans la région de Gandomée. Grâce à un nouveau système d'irrigation que les Namathéens avaient récemment développé, la récolte semblait s'annoncer un peu moins mauvaise que les précédentes, et une paire de bras supplémentaires serait la bienvenue. Un messenger des provinces du sud était passé il y a quelques jours pour transmettre la bonne nouvelle. Arcan s'était avancé lorsqu'il avait demandé des renforts pour la moisson.

Tarcyt venait de finir une série de pointes de lances, et avait déjà laissé retomber la chaleur dans le four depuis un moment. Dans quelques jours il reprendrait du service à la caserne. Il serait affecté au commandement des gardes de la Porte des Aigles. D'ici là, il lui restait encore quelques dagues à forger, mais tout serait prêt à temps. La journée touchait à sa fin, et malgré la fatigue, il fut ravi qu'Arcan lui propose de marcher ensemble dans Namathée avant de se séparer pendant ces quelques semaines de récoltes.

- Si nous passons par les remparts ouest pour profiter du coucher du soleil ? suggéra Tarcyt.
- Bonne idée, nous pourrons couper ensuite par le quartier de Patan, il y a toujours de nouveaux palais que j'y découvre.
- Le terme de palais est réservé à la demeure royale.
- C'est vrai, mais plusieurs de ces maisons sont tellement réussies qu'elles rivalisent avec celle du roi.
- Ce n'est pas faux. Certains de nos architectes ont vraiment un grand talent.
- Et elles sont occupées contrairement au palais, dit Arcan d'un air taquin.

- Puisses-tu avoir tort le plus rapidement possible.
- Quand les Anciens se décideront-ils à choisir un nouveau Roi ? Voilà un an déjà que Moran est mort.
- Je ne sais pas. Je pensais qu'ils profiteraient de l'inhumation pour l'annoncer, mais ils sont restés muets.

La cérémonie s'était déroulée quelques jours auparavant, et Arcan avait eu l'occasion d'assister à ce moment important. À la date anniversaire de la mort de Moran, le coffre en or contenant ses os avait été déposé par les Anciens dans le tombeau à encorbellement qui venait d'être construit à cet effet. Bientôt, il serait recouvert de terre comme les autres tumulus qui servaient de dernières demeures aux rois de Namathée, dont on apercevait les formes arrondies sur l'une des collines au sud-ouest de la cité.

Il y en avait moins d'une dizaine, car la coutume était encore assez récente. Pendant des centaines d'années, le rituel était resté immuable. À la mort du souverain, son corps était déposé en haut de l'une des roches rouges qui parsemaient Katatjuta, un espace naturel sacré qui séparait les forêts de l'est des zones rocailleuses du sud. On les appelait les Roches du Silence. Là, les vautours venaient se repaître des chairs royales. Une fois que les oiseaux nécrophages avaient fini leur besogne, les os étaient poussés au centre du rocher dans lequel un trou avait été creusé au préalable. Pour les Namathéens, offrir l'enveloppe charnelle qu'ils avaient utilisée sur Terre était une manière de rendre à la Nature ce qu'elle leur avait donné, permettant ainsi à l'âme du défunt d'entamer sereinement son voyage vers le *Pays d'Après*.

Puis un jour, il fallut modifier les rites funéraires et les enrichir d'éléments nouveaux. La nécropole royale de Katatjuta était en usage depuis tant de siècles, qu'arriva un moment où toutes les Roches du Silence avaient été employées à l'exception d'une seule. Les Anciens décidèrent de la réserver à l'exposition du corps, et d'inhumer ailleurs les ossements restants après le passage des vautours et du temps. Ils étaient alors emballés dans des étoffes précieuses imprégnées de vin, rappelant ainsi la couleur du sang versé par les guerriers qui avaient servi le défunt, puis enfermés

dans un coffre en or, qu'on plaçait dans un tombeau un an jour pour jour après la mort du roi.

Pour les Namathéens qui n'avaient pas eu de destinée royale, la coutume initiale n'avait pas été changée, mais le lieu était plus simple. Il s'agissait de quatre édifices que l'on appelait les Tours du Silence, et dont on apercevait les larges silhouettes circulaires derrière le rempart nord. Elles avaient été bâties autour de vastes cavités naturelles qui contenaient tous les restes du peuple depuis que Namathée existait.

– Que leur manque-t-il pour qu'ils choisissent l'un d'entre vous ? reprit Arcan.

– Ils cherchent celui qui réunira toutes les qualités. Ils veulent un stratège qui a du charisme bien sûr, mais il est encore plus important pour eux de voir les quatre signes en lui, et surtout il faut que le futur roi soit un élu de Vasicha.

– Un élu de Vasicha ? Les quatre signes ?

– Les Anciens cherchent à lire en lui les signes du feu, de l'air, de l'eau et de la terre. Je ne saurais te l'expliquer en détail, mais son histoire personnelle doit avoir été marquée par ces quatre briques essentielles de la Nature. Et ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il soit confirmé par la Prêtresse du Temps. Vasicha, ou l'un de ses messagers, doit lui faire parvenir son choix. Ce peut être à travers un songe, ce peut être au cours d'une vision, ou encore d'une autre manière qui m'échappe, mais elle doit donner son accord final aux Anciens une fois qu'elle a reçu le signe.

– Je ne savais pas que c'était complexe à ce point. Je comprends mieux maintenant pourquoi vous vénerez autant vos rois.

– Oui, c'est aussi parce qu'ils nous ont souvent menés à la victoire. Namathée existe depuis des millénaires et a survécu à toutes les guerres, s'enthousiasma Tarcy.

– Et Paremna ? Ne pourrait-il pas être choisi par les Anciens ?

– C'est un général que beaucoup considèrent comme charismatique, je te l'accorde. Quant aux signes... demande aux Anciens et à Forough s'ils les ont vus !

– Beaucoup parlent de lui comme le prochain roi.

– Et il en rêve ! Nous verrons bien. Faisons confiance aux dieux. S'ils ne se sont pas encore manifestés pour choisir Paremnas, c'est qu'ils ont leurs raisons.

Leurs pas les avaient menés jusqu'au meilleur point de vue des remparts pour contempler le coucher de soleil sur le désert. Tarcyt s'approcha d'Arcan, le prit par l'épaule d'une main, et de l'autre désigna l'horizon.

– C'est dans cette direction, à une semaine de marche, que se situe le Lac Blanc où nous t'avons trouvé. Je me remémore souvent ce jour.

– J'y pense souvent moi aussi. Je n'en ai qu'un seul souvenir à vrai dire. Le souffle de Zenaï puis ton visage devant le mien.

– Oui, après tu as passé ton temps à dormir pendant que nous te traînions fainéant !

Arcan lui donna un coup de coude amical avant de l'entraîner vers la rue qui remontait en direction de la place principale. Elle se situait à mi-hauteur de la ville, et il était plus court de l'emprunter, puis de la traverser et de redescendre vers le quartier où logeait Tarcyt, que de contourner Namathée en suivant les fortifications. Le soleil avait presque disparu et il restait encore beaucoup de chemin à parcourir.

Ils passèrent d'abord dans le quartier de Patan où se trouvaient les plus belles résidences. Certaines étaient surmontées de tours à vent, un dispositif qui fascinait Arcan. Hautes comme une dizaine d'hommes, leurs murs en pisé percés d'ouvertures au sommet laissaient passer un courant d'air créé par la différence de température entre la face au soleil et celle à l'ombre. Les pièces reliées bénéficiaient ainsi lors des mois les plus chauds d'une agréable fraîcheur, et inversement l'hiver. La plupart des intérieurs étaient décorés de riches fresques en stucs, et le plan général s'organisait autour d'une cour agrémentée d'un bassin. Mais pour s'offrir une telle merveille, il fallait être un marchand talentueux ou avoir eu un roi parmi ses ancêtres.

Puis leurs pas les menèrent jusqu'à la grande place. Elle était ovale, bordée de deux rangées de colonnes soutenant des arches qui abritaient des commerces, et protégeaient les badauds du soleil, ou de plus en plus rarement de la pluie. Les larges dalles qui la recouvraient étaient si vieilles qu'elles avaient été polies par les passants. Après l'avoir traversée, ils s'engagèrent dans le quartier de Thamel, réservé aux corporations. C'était un peu en contrebas qu'habitaient Tarcy et sa famille. Arrivés devant la porte, les deux hommes s'empoignèrent mutuellement les avant-bras et se saluèrent longuement.

– Que Vasicha te protège !

– Merci mon frère, dit Arcan en relâchant son étreinte. Prends soin de toi et des tiens.

Au fond de lui, il sentait que lorsqu'ils se reverraient quelque chose aurait changé. Il en avait la certitude, sans pour autant pouvoir l'expliquer. Troublé par cette impression et ne sachant quoi d'autre ajouter, il tourna les talons et hâta le pas avant que la nuit ne tombe, remontant en direction du quartier sacré.

Il logeait dans une dépendance du temple de Vasicha. Sa chambre était modeste, une simple natte en paille lui servait de lit. Après avoir dîné de quelques tranches de pain frottées d'huile, il décida de se coucher tôt. La route serait longue jusqu'aux champs de blé du sud. "Pour toi, quatre voire cinq journées de marche probablement" lui avait-on prêté. Arcan savait que les Namathéens pouvaient abattre de grandes distances en peu de temps, et qu'il leur fallait en général trois jours pour ce trajet. Il n'était pas vexé qu'ils puissent imaginer qu'il lui faudrait plus de temps qu'eux, car aucun parmi les autres peuples connus de la région n'avait leur endurance. Pourtant, il se sentait capable d'en faire autant, et avait hâte de vérifier si son ressenti était justifié. En partant à l'aube le lendemain, il espérait bien arriver à la tombée de la nuit trois jours après. Ainsi, il serait encore un peu plus accepté comme l'un des leurs se disait-il.

Allongé, alors qu'il repensait aux dernières journées qu'il venait de passer, il sentit peu à peu la fatigue le gagner, et il ne lutta guère

lorsque Seljouna, la nymphe du sommeil et des rêves de Namathée, vint lui tendre les bras pour l'accueillir le temps d'une nuit.

Le serpent à la peau marron, tachetée de beige, avait passé le début de la journée à réchauffer au soleil son long corps au sang-froid, immobile sur le rocher qui surplombait la plaine. La chaleur de la pierre se diffusait lentement dans tous ses muscles, et les rayons le chargeaient d'une énergie qu'il allait s'employer à utiliser ingénieusement. Il n'avait rien mangé de satisfaisant depuis des semaines, et les gros œufs qui à cette époque se trouvaient probablement dans le nid en haut du grand éperon rocheux seraient un repas idéal.

Inconsciente de la menace, la jeune mère aigle était tous sens en alerte, à l'affût du moindre signe annonçant le retour de son compagnon. Il était parti chasser depuis plusieurs jours, et n'était jamais revenu. Leur progéniture allait bientôt éclore, il fallait ramener des provisions pour les nourrir. Elle hésitait à s'éloigner à son tour et les laisser seuls sans sa protection, mais le temps n'avait que trop passé. Lasse d'attendre, elle décida de s'envoler à la recherche de proies en restant à proximité immédiate de son nid. Elle s'éleva dans le ciel, déployant majestueusement ses grandes ailes noires à l'envers strié de blanc.

À peine avait-elle atteint l'altitude souhaitée, qu'elle aperçut en contrebas un tigre au pelage couleur neige et à fines rayures grises. Sa présence allait lui compliquer la tâche, car la plupart des animaux qu'elle aurait pu chasser avaient probablement déjà senti le félin et se tenaient dorénavant bien à l'abri dans leurs tanières.

De son côté, le serpent s'était rapproché sans le moindre bruit, déployant ses anneaux les uns après les autres, de manière ordonnée et méthodique. Sa langue fourchue sortait de sa gueule à intervalles réguliers en émettant un bref sifflement à peine audible. Il entama l'ascension finale. Sa tête apparut sur le rebord du nid. Le premier œuf qu'il vit était énorme, bien plus gros que lui. Pourtant, il écarta ses mâchoires démesurément, et le goba en quelques instants.

Au même moment, prise d'un réflexe maternel instinctif, l'aigle noir arrêta son vol pour revenir vers sa couvée. L'inquiétude d'avoir laissé ses petits la ronger. Arrivée au-dessus, elle réalisa l'horreur de la situation. Le serpent avait déjà avalé un œuf, et malgré son corps déformé par ce premier repas, il commençait à dilater sa gueule pour englotir le second. L'aigle piqua en direction du nid. Hélas, dans sa précipitation, elle percuta si violemment l'assemblage de branches qu'il se décrocha et se mit à glisser le long de la paroi inclinée qu'il surplombait encore un instant auparavant. Affolée, elle tenta de le rattraper en l'agrippant avant qu'il ne prenne trop de vitesse et se désagrège. Mais alors qu'elle allait rétablir la situation, oubliant le danger, elle sentit deux crochets injectés de venin se planter à la naissance de l'une de ses ailes, là où commencent les rayures blanches caractéristiques des femelles de sa race. La douleur fut si intense qu'elle relâcha l'étreinte de ses serres sur le nid, qui se mit à tourner dans sa chute et finit par s'écraser au pied du pic rocheux.

Pendant ce temps, intrigué par ce raffut, le tigre s'était rapproché du lieu des combats. Visiblement rien d'intéressant pour son estomac, mais en voyant ce nid délabré, la curiosité le poussa à y jeter un œil de plus près. Il était fait de longs brins de blé finement enchevêtrés. Au fond se trouvaient deux œufs brisés en dizaines d'éclats. Un sifflement l'avertit soudain d'un risque imminent. Au moment où le serpent jaillit dans sa direction, il bondit sur le côté et évita l'attaque de justesse. L'instant d'après, le tigre était sur le reptile, une patte avant lui écrasant la tête, une autre lui lacérant le corps à coup de griffes.

L'aigle gisait à terre, son regard plein d'empathie tourné vers le félin, malgré la mort qui s'insinuait peu à peu dans son corps. Il orienta son bec vers les restes du nid. Le tigre comprit que l'oiseau voulait lui indiquer quelque chose et s'y dirigea. Un œuf était intact. Celui-ci était vraiment petit, bien plus que les autres à en juger par la taille de leurs restes. Les tiges de blé dans lesquelles il était inséré avaient protégé sa coque. Contre toute attente, le tigre blanc le prit délicatement dans sa gueule, jeta un dernier regard à la mère aigle que la vie quittait, puis s'éloigna.

Alors qu'il passait à côté du cadavre du serpent, celui-ci se transforma en tornade de sable. Des centaines de reptiles en jaillirent, se précipitant sur le fauve. Voulant feuler dans un réflexe inutile, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas à cause de l'œuf qu'il transportait. Déjà les premiers crocs s'apprêtaient à se planter dans ses chairs. Il se releva d'un coup sur ses pattes arrière et... Ce fut à cet instant qu'Arcan se réveilla brusquement, se redressant en suffoquant !

Les premières lueurs du jour commençaient à percer et Arcan était déjà loin. Ce maudit cauchemar l'avait empêché de dormir comme il le voulait, alors, n'arrivant pas à retrouver le sommeil, il avait décidé de faire son paquetage et de partir plus tôt que prévu. Qu'importe la fatigue, il serait d'ici trois jours à Gandomée, principale ville agricole au sud du territoire namathéen, où il apporterait son aide pour la récolte du blé.

En chemin, il repensait comme souvent à tout ce qu'il avait vécu ces derniers mois. Cette durée si courte lui paraissait immense. Il avait le sentiment d'être né au Lac Blanc en quelque sorte, et depuis qu'il avait été sauvé par Tarcy et ses hommes, chaque semaine qui s'écoulait représentait une large tranche de vie. Du moins une large tranche de sa nouvelle vie. Comme un enfant pour qui une année dure presque une éternité, alors que pour un vieillard elle passe comme un éclair. Au fond, peu importait ce qu'avait bien pu être son ancienne existence, la nouvelle était si riche. Il y avait bien sûr la diversité des métiers qu'il avait appris en proposant son aide. Forgeron, bâtisseur, éleveur, et bientôt agriculteur. Mais aussi la découverte des écrits namathéens. Sous ses aspects bruts, ce peuple avait su développer une spiritualité fascinante, et une relation à la nature particulière. L'eau, la terre, le feu, l'air étaient vénérés sous la forme de leurs dieux respectifs. Les Anciens, constitués d'un groupe de quatre vieux prêtres, un pour chacun des éléments, étaient chargés de leurs cultes. Ils n'apparaissaient en général qu'à l'occasion des deux équinoxes et des deux solstices, lors desquels un rituel spécifique à l'un des éléments avait lieu. Une fois tous les quatre ans, le lien avec l'univers était symbolisé par la cérémonie du Temps, qui réunissait les quatre Anciens et la Prêtresse du Temps, gardienne du temple de Vasicha : Forourgh.

Forourgh. Il ne savait que penser d'elle. Ses sentiments étaient confus. Elle l'avait traité comme son enfant, changeant ses compresses, le soignant, le nourrissant, jusqu'à son rétablissement. Elle lui avait même appris à parler leur langue convenablement. Mais ce n'était pas de l'amour maternel qu'il ressentait. C'était

autre chose de plus difficile à définir. Un concept qu'il avait oublié comme beaucoup d'autres qui restaient à découvrir, ou à redécouvrir. De toute façon, la question ne devait pas se poser. Les Prêtresses du Temps dédiaient leur vie à Vasicha, et ne se mariaient jamais, Forourgh comme toutes celles qui l'avaient précédée depuis que Namathée existait. Celles qui enfreignaient la règle risquaient de perdre à tout jamais leur don.

Le don ! Voilà aussi quelque chose d'extraordinaire. Certains Namathéens, ou plus exactement certaines Namathéennes, pouvaient dialoguer avec l'âme des défunts. Mieux encore, lors de ce mystérieux rituel qu'on appelait la cérémonie du Temps, une fois tous les quatre ans, les Anciens et la Grande Prêtresse unissaient leurs forces pour lire l'avenir, et parfois essayer de le modifier.

Ce dernier point paraissait difficile à croire, et il restait sceptique. Mais Forourgh avait été formelle en lui expliquant cela quelques semaines auparavant. Sans aide divine, Moran aurait dû mourir lors du piège tendu par Eshtoun, la reine des Lorestiens. Deux ans avant les événements, Anahid, qui était à cette époque la Grande Prêtresse de Vasicha, aurait reçu en songe la visite de l'âme du roi fondateur de Namathée. Ainsi avertis du danger à venir, les Anciens et la Prêtresse influencèrent le cours du destin, au cours de la cérémonie du Temps qui devait avoir lieu peu après, sauvant Moran et évitant la destruction de leur pays.

Alors qu'il se perdait dans des réflexions qui soulevaient plus de questions qu'elles n'apportaient de réponses, Arcan continuait son chemin en direction de Gandomée. Le paysage l'entourant changeait peu à peu. Les rocailles et le sable laissaient progressivement la place à des collines où la verdure faisait des apparitions de plus en plus fréquentes. Au loin, le plateau sur lequel se trouvaient les meilleures terres agricoles de la région dessinait ses rebords massifs, barrant une partie de l'horizon. En continuant à ce rythme, il arriverait bien à destination en trois jours, peut-être après la tombée de la nuit, mais en aucun cas une quatrième journée de marche ne serait nécessaire. Arcan sourit, et accéléra encore le

pas, chassant de son esprit les interrogations qui le tourmentaient, pour se concentrer sur l'effort physique qui lui restait à accomplir.

La jeune femme marchait calmement dans l'une des rues pavées descendant vers la place royale de Sargania. Elle calculait chacun de ses déplacements avec attention, soucieuse de ne pas éveiller les soupçons sur sa présence hors de chez elle à cette heure tardive. À chaque intersection elle marquait un arrêt, tous ses sens à l'affût. Une fois certaine d'être seule, elle reprenait sa route, longeant les murs, masquant son visage et sa chevelure rousse abondante à l'abri de sa capuche lorsque des torches lui jetaient leur lumière indiscreète. Elle était suivie de peu, mais on ne pouvait distinguer que le mouvement furtif d'une ombre parmi les ombres, dont les pas ne faisaient aucun bruit en se déplaçant.

À l'approche de la place, alors qu'il ne restait plus qu'un croisement de rues à franchir, la jeune fille bifurqua à gauche, afin d'éviter un groupe de plusieurs bâtiments officiels. Les patrouilles de gardes s'étaient clairsemées depuis le coucher du soleil, mais mieux valait être prudente. Un détour qu'elle connaissait bien, empruntant une succession de petites ruelles, l'amènerait discrètement jusqu'au temple d'Ahura. Une fois ces derniers obstacles passés, le plus dur commencerait.

Alors qu'elle s'y engageait, des bruits de pas venant vers elle se firent entendre. Probablement des soldats d'après le cliquetis d'armes caractéristique qu'on pouvait reconnaître. Elle maudit sa prudence qui lui avait fait se détourner de la voie principale, et rebroussa chemin. Mais elle fut contrainte de s'arrêter presque aussitôt. D'autres gardes arrivaient en sens inverse dans la même rue. Elle jouait de malchance, il allait falloir se montrer, et surtout paraître la plus naturelle possible. Elle fit un geste brusque de la main droite, indiquant derrière elle un porche sombre, et d'un pas décidé se dirigea vers la première patrouille.

- Princesse Jahyna, que faites-vous par ici à une heure pareille ?
- Est-ce aux gardes de s'intéresser aux activités nocturnes des princesses ?

L'homme rougit, et après un moment d'hésitation, répondit d'un ton embarrassé :

– Pardonnez-moi, j'ai simplement été surpris de vous voir. Et inquiet également. Les rues ne sont pas aussi sûres qu'elles l'étaient auparavant, et vous êtes loin de votre palais.

– Ce n'est rien Keos, tu fais ton devoir. Je ne crains rien avec des hommes comme toi dans la rue ! Si des espions ou des assassins iruliens venaient jusque dans notre capitale, je suis certaine que leur compte serait vite réglé.

– Certes. Malgré tout vous ne devriez pas sortir si tard sans escorte.

– Je suis sujette à des insomnies fréquentes. Depuis la mort de Sawyn, mes nuits n'en sont plus. Je vais cependant suivre ton conseil et ne pas tarder à rentrer. Encore quelques pas et je retournerai chez moi.

– Nous regrettons tous le prince Sawyn ici. Beaucoup disent qu'avec lui la guerre n'aurait pas eu lieu. Ou alors elle serait déjà gagnée.

– Je le sais Keos, crois-moi. Nous le pleurons tous les jours nous aussi.

Pendant ce temps, l'autre patrouille les avait rejoints, puis dépassés sans se mêler de leur conversation. Alors que Jahyna se séparait poliment de Keos et son compagnon, elle attendit un moment pour se laisser distancer par les seconds gardes qui allaient dans la direction qu'elle voulait suivre, et fit un nouveau signe de la main du côté du porche. Un court feulement en sortit, précédant un tigre à la fourrure blanche rayée de gris qui vint se porter à hauteur de la jeune femme.

– Silence Yatis ! Tu veux te faire repérer ? Reste derrière comme avant, et pas un bruit.

Pour toute réponse l'animal frotta sa large gueule contre la hanche de Jahyna, puis retourna quelques pas en arrière.

L'étrange duo poursuivit sa route sans encombre jusqu'au complexe qui abritait le temple d'Ahura et ses dépendances. La dernière des ruelles empruntée passait devant l'une des entrées secondaires. Après s'être assurée que la patrouille fut suffisamment loin pour ne

rien entendre, Jahyna frappa quatre fois sèchement, suivies de deux coups plus appuyés. Après un moment de silence qui lui parut infini, la porte s'ouvrit en grinçant, dévoilant un vieil homme au crâne dégarni. Deux lèvres minces barraient son menton, desquelles irradiait un réseau de rides. Il portait la robe grise et blanche des prêtres d'Ahura, et un lourd collier à plaques d'argent dont les motifs indiquaient qu'il faisait partie du haut clergé.

– Jahyna enfin, je n'y croyais plus ! Tu n'as pas eu d'ennuis ? Pas de problèmes avec les gardes ?

– Non, non Paliste, pas vraiment. Presque rien.

Elle claqua des doigts, et d'un bond svelte le tigre sauta dans la pièce. Le prêtre ne put s'empêcher de reculer d'un pas, alors que son cœur accélérât soudainement à l'approche du félin.

– Penses-tu réellement qu'il peut y arriver ?

– Si la servante dont je t'ai parlé dit vrai, ce que je crois, il le retrouvera, où qu'il soit. Yatis a un instinct formidable. De toute manière, c'est notre seule chance de revoir un jour mon frère.

– Et peut-être aussi notre seule chance de gagner cette guerre.

– Puisse Ahura t'entendre.

Quelques semaines auparavant, l'une de ses anciennes servantes était venue la trouver. La vieille femme n'avait plus toute sa tête, et Jahyna s'attendait à ce qu'elle lui raconte une histoire insensée. Quand elle lui avait parlé de ce qu'avait vu son fils, l'espoir était revenu. Le jeune homme était parti chasser depuis plusieurs jours, et suivait la piste d'un cerf. L'animal était endurant, et la traque l'avait emmené loin de Sargania, si bien qu'à la tombée de la nuit il avait dû se résoudre à arrêter, épuisé. Alors qu'il dormait à l'abri de rochers en contrebas du mont Huayna, il fut réveillé par des bruits de pas et des voix. Croyant d'abord à une incursion ennemie d'éclaireurs iruliens venus reconnaître la région, il se dissimula du mieux qu'il put. Le groupe était composé de quatre hommes à pied, et d'un autre, inerte, dont le corps était sanglé sur le dos d'une mule. La lueur de l'unique torche portée par le premier d'entre eux lui permit d'apercevoir que l'habit de celui qui était inanimé

ressemblait à la tunique verte des seigneurs d'Acène. Puis il entendit l'un des hommes parler. Ce n'était pas un étranger, et même si le vent masquait ses paroles, il lui avait semblé distinguer à un moment dans leur conversation le nom d'Endor.

Jahyna avait dès le début pensé que la mort accidentelle de son frère était un mensonge. Son corps n'avait jamais été retrouvé après la grande épreuve, la Mozabek Katarnak, et elle ne pouvait pas croire qu'il ait disparu comme ça, sans laisser de traces. Sa noyade dans la Sargamathe n'était pas crédible. Si cela avait été le cas, son cadavre aurait forcément réapparu quelque part. Il était impossible que personne ne l'ait vu alors que cette rivière traversait tout le pays. Aussi, après avoir entendu de la bouche même du jeune chasseur son histoire, elle avait acquis la certitude que Sawyn était vivant et qu'il avait été enlevé, d'une manière ou d'une autre. Pour le retrouver, elle avait envoyé plusieurs de ses hommes de confiance fouiller les abords du mont Huayna, à la recherche d'indices, ou d'un lieu où il serait détenu. Après un mois d'efforts, ils n'avaient rien trouvé. Alors, les doutes et les pensées négatives étaient revenus la tourmenter. Elle finit par se raisonner pendant quelque temps, se disant qu'elle n'avait fait qu'imaginer ce qu'elle avait envie de croire. Après tout, peut-être était-il effectivement mort.

Puis un jour, elle se décida à en parler au vieux prêtre Paliste, évoquant toutes les possibilités envisageables. Au cours de cette conversation, une des pièces manquantes au puzzle était apparue, laissant entrevoir un tout autre scénario que ce qu'elle redoutait. C'était son dernier espoir, mais elle voulait être certaine d'avoir tout tenté, et le tigre que son frère et elle avaient élevé allait l'y aider. Si jamais Yatis échouait, alors seulement elle consentirait à faire définitivement son deuil.

- Allons-y, le temps presse, dit Jahyna.
- Je t'ai fait préparer des vêtements adaptés.
- Tu n'aimes pas ma robe ?
- Je n'ai rien contre, mais ce pantalon bouffant te protégera mieux, et ces bottes de cuir te seront plus utiles que tes sandales. Il y a tout de même près de cinq mille marches.

- Ça ne me fait pas peur. As-tu suffisamment de torches ?
- Il y en a dix dans ce sac. Ce sera largement suffisant si tu es revenue avant demain soir.
- J’espère bien, sinon Elina devra trouver d’autres excuses que mes insomnies pour masquer mon absence !

Tout en discutant, ils s’étaient rapprochés de l’imposante statue d’ivoire et d’or d’Ahura. Sans un mot, ils s’agenouillèrent respectueusement tous les deux, priant intérieurement pour que Yatis reçoive l’aide divine dans sa tâche. Les sept feux alimentés en permanence autour de l’autel se réfléchissaient sur la silhouette dorée du dieu et illuminaient de reflets jaunes la salle, jetant des éclats sur les multitudes de petites figurines argentées accrochées aux murs par les fidèles lors de la dernière cérémonie. Elle avait eu lieu quelques jours auparavant, et était destinée à implorer l’appui d’Ahura contre l’envahisseur irulien qui avait récemment pris de larges pans du territoire sarganide. Le fauve lui, préférait rester à bonne distance, n’ayant jamais apprécié la proximité des flammes autant que les hommes.

Après cet instant de recueillement, ils contournèrent la colonnade arrière de la grande salle, et pénétrèrent dans la crypte. Au fond se tenait une double porte en chêne dans laquelle était placée une serrure complexe en partie rouillée. Paliste prit une clé, fit jouer le mécanisme un moment, puis réussit à l’ouvrir. Il en tendit deux exemplaires identiques à Jahyna.

- Celle-là est pour toi, l’autre pour Yatis.
- Merci Paliste.
- Mes vieux os ne me permettent pas de t’accompagner, et ces marches doivent être bien glissantes. Elles n’ont pas été entretenues depuis des siècles.
- Je sais, ne t’inquiète pas je me débrouillerai.
- Sois prudente au retour, si l’on te voit les soupçons ne tarderont pas à peser sur moi. La plupart des autres prêtres sont des jeunes, fidèles d’Endor. Je ne tiens pas à être envoyé en exil dans une lointaine province.
- Je serai discrète, sois en assuré. Personne ne saura que je suis venue ici. À demain Paliste !

– Qu’Ahura veille sur vous. Je prierai chaque jour désormais pour qu’il guide Yatis dans le Pays Perdu.

Jahyna passa la porte, et la repoussa derrière elle. Elle entendit le bruit des clés qui la refermaient. Rapidement, elle enfila les vêtements qui avaient été préparés pour elle. Puis elle débuta la longue descente. Les premières marches étaient larges et poussiéreuses, mais plus elle progressait, plus elles se rétrécissaient, et devenaient glissantes. Certaines étaient complètement rongées par l’humidité. Parfois, un ruisseau les traversait, sortant d’une cavité de la montagne avant de disparaître par une autre.

– Pourvu qu’il ne se mette pas à pleuvoir sur les sommets Yatis, sinon nous ne passerons jamais la sortie.

Le tigre la regarda d’un air intrigué, puis bailla longuement, et attendit qu’elle reprenne sa route.

Plusieurs larges grottes naturelles leur servirent de lieu de halte. La première était celle utilisée pour certaines cérémonies secrètes des prêtres dont lui avait parlé Paliste. La dernière, bien plus en aval, et dont une portion s’était effondrée récemment, ouvrait sur un pan de montagne. Elle fit quelques pas dans cette direction. Comme le lui avait indiqué le vieillard, on pouvait de la rejoindre à pied le mont Huayna dont on apercevait le flanc est. Elle ne distinguait aucune trace de pas, que ce soit d’hommes ou de mules, mais sa torche n’éclairait pas très loin, et le vent avait très bien pu les effacer depuis le temps. Le prêtre avait raison, depuis que la terre avait tremblé l’an dernier, on pouvait désormais emprunter l’escalier sacré sans avoir à passer préalablement par le temple d’Ahura. De plus, la rivière qui en condamnait une partie avait vu son cours dévié par les forces telluriques. Les marches étaient à nouveau praticables jusqu’aux sources du fleuve salé, et un passage semblait à nouveau possible entre le royaume sarganide et le Pays Perdu. C’était la première fois depuis des siècles si les écrits étaient exacts.

Revigorée par ces faits qui donnaient corps à sa théorie, elle ne s’arrêta pas plus longtemps. Le retour serait long et pénible, et le temps passait vite. Rebroussant chemin, elle retrouva les vieilles

dalles de pierre escarpées, et reprit la descente interminable, toujours suivie du félin. Après de longs efforts, le but était proche. L'escalier finissait dans le lit d'un torrent qui traversait la montagne. Il formait un tunnel au bout duquel elle apercevait les premiers rayons du soleil. Le niveau d'eau était bas, le passage dont lui avait parlé Paliste ne serait pas obstrué par les rochers au-dessus d'eux. Jahyna s'agenouilla, sortit un long foulard vert émeraude de son manteau, le fit glisser dans l'anneau de l'une des clés, et l'attacha au cou de Yatis. Elle lui prit la tête dans les mains et s'adressa à lui.

– Voilà le foulard préféré de Sawyn. Maintenant, pars et retrouve-le. Va chercher ton maître, ramène-le parmi les siens à Sargania. Ramène Sawyn, le prince d'Acène, mon frère aimé. Ramène-le avant que la guerre ne vienne jusque sous nos murs !

D'un bond, le fauve passa de l'autre côté du torrent. Il se retourna, fixa un instant Jahyna de son regard bleu azur, puis partit en direction de l'est, tous ses sens aux aguets.

Le soir du troisième jour de marche, Arcan arriva à Gandomée, fourbu, mais souriant, heureux d'avoir accompli ce trajet aussi rapidement qu'un Namathéen de souche l'aurait fait. Il avait pris un réel plaisir au cours de cet effort d'endurance, comme si son corps retrouvait la mémoire de sensations anciennes, antérieures à son amnésie, associées à des moments importants de son existence. Après avoir suivi les indications qu'on lui avait données à l'entrée de la ville, il trouva non sans difficulté le bâtiment en bois où logeaient les travailleurs venus d'autres régions pour participer à la grande moisson. Tout le monde avait déjà dîné, et il dut se contenter d'un repas frugal, avant de s'installer sur le lit trop raide qu'on lui avait proposé. Épuisé, il s'effondra de fatigue, et dormit d'une traite jusqu'au petit matin.

Le lendemain, alors qu'Arcan traversait Gandomée pour se rendre aux baraquements des contremaîtres où aurait lieu la répartition des tâches, l'accueil que lui réservèrent les habitants lui rappela ce qu'il avait vécu lors de ses premières sorties dans les rues de Namathée. Les gens le dévisageaient comme une curiosité. Les enfants s'approchaient en riant, et demandaient à toucher ses cheveux blonds qu'ils croyaient être de la paille. Les femmes, intriguées par ses yeux verts, jetaient des regards à la dérobée pour essayer de capter son attention. Quant aux hommes, ils étaient surtout impressionnés par sa musculature mieux dessinée que la leur, et lui donnaient des tapes amicales, mais viriles, dans le dos tout en lui souhaitant la bienvenue parmi eux, se réjouissant de cette aide supplémentaire.

Une fois arrivé au point de rassemblement, il fit la connaissance du contremaître en charge des nouveaux venus. Un solide gaillard bien bâti qui n'était guère aimable, mais qui avait l'air efficace. Il fut affecté à une équipe dont le fonctionnement était bien rôdé. Deux hommes fauchaient les blés, et quatre femmes, dont l'une accompagnée de sa fille de sept ans, ramassaient les brins fraîchement coupés, puis séparaient le grain de la paille en battant le blé à l'aide d'un fléau en bois, avant d'en faire des ballots. Le grain

était ensuite récupéré par trois autres hommes, mis en sac et transporté vers les moulins. Pour les tâches les plus rudes, la fauche et le transport, seuls les hommes se relayaient à tour de rôle.

Ils avaient en charge plusieurs champs sur la bordure est du plateau, un peu à l'écart du gros des cultures, parmi les plus éloignés de Gandomée. Le trajet à accomplir quotidiennement s'en trouvait considérablement rallongé, mais l'emplacement était exposé au vent, car proche des falaises, ce qui rendait la chaleur plus supportable.

À cette période de l'année, les tiges de blé étaient bien sèches. Le poids des épis les faisait se courber vers le sol, comme une invitation à venir les récolter. L'un de ses compagnons, Bodam, fut un professeur patient et pédagogue. Maladroït à ses débuts, Arcan apprit pourtant rapidement à manier la faux avec efficacité, au grand soulagement des membres de son équipe. Ceux-ci avaient d'abord craint que ce nouveau venu inexpérimenté soit plus un poids qu'une aide pour eux, mais ils s'étaient vite rendus à l'évidence. Après à peine quelques jours de pratique, il était devenu le plus efficace des cinq hommes, et avait volontiers accepté de passer la majeure partie des journées à manier la faux, laissant les autres alterner entre le poste de faucheur restant et le transport du grain.

Au fur et à mesure que les jours de labeur s'écoulaient, les greniers de Gandomée se remplissaient peu à peu, et les membres de la petite équipe dans laquelle évoluait Arcan apprenaient à mieux se connaître et s'apprécier. Au-delà de la saine émulation qui régnait entre eux, une belle amitié était née dans cette communauté réduite. Que ce soit avec les femmes ou les hommes, la distance que maintenaient habituellement avec lui encore beaucoup des Namathéens qu'il avait croisés s'était estompée. La petite fille notamment, Delaram, était tout le temps fourrée dans ses pattes, et il s'était pris d'affection pour elle. Le premier soir, elle était restée timidement à l'écart, mais le deuxième sa curiosité l'avait emportée. Elle s'était approchée avec de grands yeux interrogateurs.

- D’où viens-tu ? lui demanda-t-elle.
 - Je te l’ai déjà dit Delaram, je viens d’au-delà du Lac Blanc.
 - Mais il n’y a que du sel là-bas !
 - Ah bon ? Tu y es déjà allée ?
 - Non, mais je sais que c’est un lac de sel.
 - Et pourtant j’en viens. Peut-être est-ce pour cela que je suis plus blanc que toi !
 - Est-ce que tous ceux qui y vivent ont aussi des cheveux en paille comme toi ? dit-elle avec une moue interloquée.
- Il sourit.
- Je ne sais pas, je ne connais encore personne d’autre qui ait vécu là-bas.
 - Mais comment y es-tu arrivé ?
 - Ah, ma petite Delaram, si je le savais je te le dirais. Mais hélas ! J’ai oublié, je suis amnésique.
 - Maman c’est quoi amnésique ? dit-elle en courant vers sa mère, Elnaz.

Arcan avait éclaté de rire en voyant la gamine détalé ainsi, avant d’être pris d’une gêne subite en croisant le regard de sa mère. Le sang affluait soudainement dans ses tempes et ses joues rougissaient. Pourtant, elle avait simplement tourné son visage dans sa direction, empreint d’un air attendri envers celui qui faisait la conversation à sa fille. Il réalisait pour la première fois que cette situation le mettait mal à l’aise. Elnaz était vraiment belle. Les traits fins et de hautes pommettes lui donnaient un aspect noble. Ses grands yeux noirs soulignés de fard, même lorsqu’elle était aux champs, agissaient comme un envoûtement sur Arcan. Beaucoup la courtoisaient, mais elle était veuve depuis longtemps, et clamait vouloir le rester.

Elle avait perdu son mari il y a plusieurs années, alors qu’il était à la chasse. Un lion des montagnes l’avait attaqué, et le malheureux n’avait pas survécu. La petite Delaram n’avait pas connu son père, trop jeune à l’époque du drame pour avoir des souvenirs. Leur histoire avait ému Arcan, qui retrouvait là un destin proche du sien, sans racine et sans famille. Les derniers jours les avaient rapprochés. Le soir au coin du feu, il jouait souvent avec la fillette

qui le réclamait sans cesse. Quant à Elnaz, ils avaient peu parlé jusqu'à présent, mais leurs regards en disaient long.

Arcan était confus. Ses pensées se mélangeaient, Elnaz ressemblait beaucoup à Forourgh, la prêtresse inaccessible du fait de son engagement au service du dieu du Temps. Leurs gestes, leur allure, même le son de leurs voix étaient proches. Du moins en avait-il l'impression. Avait-il transposé son désir sur Elnaz ? Il soupira, agacé par ces questionnements qui le perturbaient, et essaya de penser à autre chose. Immédiatement, ce fut le souvenir du rêve de l'aigle aidé par le tigre qui lui passa par l'esprit. Une nouvelle fois, il chercha une interprétation, mais ne trouva rien de convaincant. L'aigle ressemblait à celui du temple de Vasicha, c'était probablement de là que lui était venue cette image. Le tigre par contre n'avait aucune raison de venir s'immiscer dans cette histoire, d'autant plus qu'il ne lui semblait pas avoir entendu parler de ce type d'animal dans le royaume namathéen, bien que lui-même ait le sentiment d'en avoir déjà croisé par le passé. Puis il se remémora la terreur qu'il avait ressentie lorsque les serpents avaient jailli. Un frisson glacé courut brièvement le long de son échine, et il dut respirer profondément à plusieurs reprises pour chasser un sentiment de malaise qui s'installait en lui. Pourtant, ce n'était qu'un rêve, un simple rêve.

La matinée était déjà bien avancée, et le soleil approchait de son zénith, écrasant de sa chaleur les membres de l'équipe d'Arcan. Absorbé par leur tâche, aucun n'avait remarqué la fumée qui commençait à s'élever au sud-ouest. Un incendie s'était déclaré, et se propageait rapidement, poussé par le vent. Les nuées d'insectes et de rongeurs qui fuyaient avaient attiré de nombreux oiseaux venus profiter de ce festin facile. Plusieurs rapaces plongeaient à tour de rôle pour attraper des proies, qui en tentant d'échapper aux flammes précipitaient leur funeste destin. Ce fut finalement la petite Delaram qui la première donna l'alerte.

- Arcan, pourquoi y a-t-il un incendie là-bas ?
- Quoi, qu'est-ce que tu racontes ?

Bodam s'était arrêté lui aussi.

- Mais oui elle a raison dit-il, les champs sont en feu !

On pouvait apercevoir parmi les prédateurs un aigle qui tournoyait. Mais ce n'était pas un aigle dressé. La plupart se trouvaient à la caserne de Namathée, s'exerçant sous les ordres de leurs maîtres. Celui-ci était sauvage, un aigle noir, les plus grands, mais les plus rares aussi. Il ressemblait à Zenai, à la différence près que celui-ci avait le dessous des ailes strié de blanc, ce qui indiquait qu'il s'agissait d'une femelle.

Arcan sentit son ventre se contracter. Ce feu n'était pas normal. Et surtout, il y avait autre chose. En plein travail, alors que le vent soufflait, personne ne semblait avoir entendu le résonnement sourd qui se rapprochait. Car il en était sûr maintenant, en plus du crépitement des flammes, il y avait un bruit de sabots. Pourtant, les Namathéens n'étaient pas de grands cavaliers, et de fait, n'utilisaient que peu les chevaux. Il y en avait quelques milliers à Namathée, affectés à l'unique régiment de cavalerie, mais presque aucun par ici.

Ses compagnons étaient blêmes. Il y avait Bodam, Elnaz, Delaram, et les deux autres femmes. Les trois hommes manquants étaient partis il y a peu pour transporter les sacs de grains, suivis par la dernière des femmes de l'équipe qui s'était blessée et avait préféré rentrer se faire soigner. Ils se jetaient des regards interrogateurs les uns les autres, puis tournaient la tête en direction du feu, tendant l'oreille. Ils prenaient peu à peu conscience de ce qui était en train de se passer autour d'eux.

En l'espace de quelques instants, tout bascula. Au craquement des blés enflammés et aux battements de la terre martelée par les sabots, s'ajoutaient maintenant des cris, des appels au secours, des hurlements. Il n'y avait hélas plus de doutes possibles : les tribus oughares les attaquaient, et il leur fallait se réfugier à Gandomée rapidement pour leur échapper. D'un côté les falaises, de l'autre les flammes encore lointaines, mais bloquant l'issue la plus directe vers la ville. Le mieux était de couper à travers les champs en longeant le bord du plateau, où les blés qui attendaient d'être fauchés offriraient un abri pour se cacher du regard des cavaliers ennemis.

Mais l'action les rattrapa avant qu'ils n'aient le temps de fuir. Trois Oughars arrivaient sur eux, chevauchant à toute allure. Drapés de bleu, armés de sabres, d'arcs et de flèches, ils portaient des boucliers en bois et en peau. Sur l'un d'eux, Arcan put voir distinctement leur emblème. Une ligne à la forme torsadée qui représentait un serpent brun.

Au moment où il poussa Delaram dans les herbes hautes, les cavaliers décochèrent presque simultanément trois flèches. Instinctivement, Arcan roula sur lui-même, évitant le premier trait. Il entendit deux corps tomber derrière lui, mais n'eut pas le temps de savoir qui avait été touché. En se relevant, il vit que Bodam empoignait sa faux et se lançait vers l'un des Oughars qui fonçait sur lui au galop.

Arcan ramassa la sienne, et choisit d'attendre l'un des autres cavaliers qui le chargeait, son long sabre recourbé à la main brandit au-dessus de la tête. Lui se tenait droit, fixant le cheval, serrant à

deux mains son arme de fortune. Alors que l'Oughar et sa monture étaient presque sur lui, arrivant à pleine vitesse, il se décala au dernier moment d'un pas vers la gauche, du côté opposé au sabre de son ennemi, recula son pied droit en position d'appui, fléchit les genoux, et d'un puissant coup de reins, fit décrire à sa faux un large arc de cercle au niveau des jambes du cheval.

Une partie des tendons tranchés nets, l'animal s'écrasa au sol en poussant un hennissement de douleur. Le cavalier fut propulsé en avant et retomba lourdement à terre.

Arcan se précipita vers l'Oughar, et l'acheva en lui frappant la tête à l'aide d'une pierre. Il récupéra l'arc de sa victime, qui par miracle n'avait pas été endommagé dans la chute. Malheureusement, le carquois n'avait pas retenu les flèches, et il n'en trouva que deux à proximité qui n'avaient pas été brisées.

Il jeta un coup d'œil là où il avait vu Bodam quelques instants auparavant, mais détourna aussitôt le regard. Le corps décapité du Namathéen gisait dans une mare de sang. Son bourreau avait fait demi-tour, et ne voulant pas risquer le même sort que le cavalier tué par Arcan, restait à bonne distance, perché sur son cheval. Il rangea son sabre maculé sans prendre la peine de l'essuyer, et se saisit de son arc, perdant dans cet échange un temps précieux qu'Arcan mit à profit pour bander le sien, y encocher une flèche, et ajuster son tir. Au moment où l'Oughar s'apprêtait à faire de même, sa poitrine fut transpercée de part en part. Un rictus se figea sur son visage, puis son corps glissa lentement de sa monture, avant de s'affaler dans la poussière.

À peine Arcan venait-il de s'assurer que l'homme était bien mort, qu'il entendit crier. Le timbre de voix lui était familier. C'était Elnaz. Le dernier des trois Oughars encore en vie avait attrapé au vol la mère de Delaram, la chargeant sur son cheval comme un butin. Elle se débattait. Arcan ajusta calmement l'ultime flèche qu'il lui restait. Il tira sur la corde aussi fort qu'il le put, bloqua sa respiration, visa la cible, et lâcha son trait. Le projectile frappa le

cavalier en plein milieu du dos. Il se crispa un instant, puis bascula sur le côté, une main accrochée dans les rênes.

Le soulagement d'Arcan fut de courte durée, et laissa la place à un mélange de panique et de culpabilité lorsqu'il réalisa l'horreur de la situation. Il avait réussi à abattre le dernier des trois Oughars, mais au moment de l'impact le cheval s'était cabré et avait projeté Elnaz à terre.

Il se précipita à ses côtés. Elle saignait abondamment, sa tête avait heurté un rocher. Il la prit dans ses bras.

Elle le regardait.

Il pleurait.

Ses yeux noirs, grands et magnifiques, étaient déjà vitreux.

Malgré la douleur de la mort qui approchait, dans un dernier souffle, elle articula :

– Delaram... Delaram, sauve-la.

Et son regard se perdit.

Il la serra contre lui un long moment, puis la reposa délicatement dans l'herbe, avant de fermer ses yeux d'une caresse. Puis il l'embrassa sur le front, se releva, et partit à la recherche de la petite fille.

Elle était recroquevillée dans les blés, en train de pleurer.

– Viens !

– Où est maman ?

Arcan ne savait que répondre.

– Où est maman ? insistait Delaram.

– Maman est partie.

– Partie où ça ?

– Partie à tout jamais. Viens avec moi maintenant. Il faut s'enfuir avant que d'autres cavaliers ne viennent par ici.

– ...

La petite orpheline n'arrivait plus à parler. L'air hagard, elle prit la main qu'Arcan lui tendait. Ils se dirigèrent vers l'un des chevaux

restés auprès du cadavre de son maître. Il se hissa en selle avec aisance, et joua avec le mors pour faire pivoter le grand étalon blanc, comme si monter à cheval était naturel pour lui. Il réalisa qu'il n'avait pourtant jamais chevauché jusqu'à présent. De même qu'il n'avait jamais tiré à l'arc auparavant ni encore tué jusqu'à ce jour. Du moins depuis qu'il était à Namathée. Cela appelait bien de nouvelles questions sur son passé, mais il n'avait pas le temps d'y penser pour le moment. Il souleva la fillette, l'assit devant lui, et partit au galop en longeant la falaise.

Arcan hésitait sur les différents choix qui s’offraient à lui. Fallait-il aller à Gandomée pour s’y retrancher avec les survivants, ou fallait-il fuir et remonter vers le nord en direction de Namathée ? Si Gandomée avait été attaquée également, mieux valait prendre la seconde option. Comment savoir ? Il ne connaissait pas vraiment la région, mais en faisant le trajet entre les baraquements où étaient entreposés les outils et les champs où il avait été affecté, il avait repéré une surélévation naturelle. L’endroit n’était pas très loin, surtout à cheval, et il décida qu’il serait prudent de l’utiliser comme observatoire dans un premier temps, plutôt que de se diriger directement vers la ville.

Delaram s’était retournée, se plaçant à califourchon face à lui, et le serrant comme elle le pouvait de ses petits bras. La fillette ne pleurait pas. Elle restait silencieuse, sans autre expression sur son visage que celle de la douleur, choquée par l’épreuve qu’elle venait de vivre. D’une main, Arcan la pressait contre son torse, à la fois pour la protéger du vent qui les fouettait, mais aussi pour l’empêcher de voir les nombreux corps mutilés qui étaient éparpillés dans les champs. Certains avaient essayé de se battre avec succès visiblement, car quelques guerriers oughars gisaient ici et là, mais hélas, l’immense majorité des tués étaient des Namathéens, pour la plupart des hommes. Il avait entendu dire que ces tribus du sud pratiquaient le trafic d’esclaves entre autres activités méprisables, et ne gardaient que les femmes pour eux, vivant en partie de la vente des enfants de leurs captives à divers peuples peu scrupuleux qui cherchaient de la main-d’œuvre bon marché. Arcan eut un sursaut de dégoût en y pensant, mais le temps n’était pas à divaguer, cela ne changerait rien à ce qui avait été fait. Elnaz lui avait demandé de sauver Delaram, et maintenant qu’il était presque au sommet de la petite colline qu’il avait repérée, il allait pouvoir prendre une décision sur la direction à suivre.

Il ne lui fallut guère de temps pour faire son choix. Au loin se dessinait la silhouette de Gandomée. Un gigantesque brasier était en train de consumer la ville. Ceux qui étaient pris au piège à l’intérieur n’avaient aucun espoir de survivre, car même s’ils en

réchappaient, des centaines de cavaliers les attendaient à l'extérieur, tournant autour de la cité et brandissant leurs armes en signe de victoire. Il ne faisait pas bon rester dans les parages, et Arcan fit faire demi-tour à son cheval, afin de longer la falaise en direction du col qui les mènerait vers la route de Namathée.

Il galopa sans s'arrêter jusqu'à la nuit tombée pour mettre une distance appréciable entre lui et les Oughars. Initialement, il lui avait semblé peu probable que ceux-ci poussent leur attaque plus au nord, mais après réflexion, mieux valait être prudent. Il ne s'agissait pas d'une razzia sur quelques hameaux isolés, mais bien du saccage de la principale ville du sud par toute une armée. Les Oughars avaient fait preuve d'une audace étonnante compte tenu de la riposte à laquelle ils s'exposaient, ce qui voulait dire que leurs forces étaient sans doute devenues plus importantes que par le passé.

Tarcyt lui avait appris qu'un système de signalisation existait sur tout le territoire. La destruction de Gandomée avait sûrement déjà été annoncée, et l'armée namathéenne serait bientôt en route pour rétablir la situation. En attendant, il lui fallait trouver un endroit où se reposer pour la nuit, avant de repartir aux premières lueurs de l'aube à la rencontre des troupes de Paremna.

Épuisée, Delaram avait fini par s'endormir contre lui. Doucement il descendit du cheval en laissant s'affaisser l'enfant sur le dos de l'étalon, puis il l'attrapa délicatement, l'allongea sur le sol, et saisit une couverture accrochée à l'arrière de la selle avec laquelle il l'enveloppa. Il entreprit alors d'examiner le contenu des sacoches de sa monture. Dans la première, il trouva une gourde d'eau et quelques provisions. Principalement des fruits et un peu de viande séchée. Cela ferait l'affaire pour ce soir. Dans l'autre, il y avait une dague dans son fourreau, et un carquois avec une vingtaine de flèches. La lame de la dague était bien aiguisée et finement ciselée. Le manche se terminait par une tête de serpent. Il plaça le tout par terre, à ses pieds, de même que l'arc pris au premier guerrier et qui était resté accroché dans son dos jusque-là. Puis il s'assit en tailleur

à côté de la fillette, expira profondément, et s’octroya une pause méritée.

Plus tard dans la soirée, alors qu’il partageait le repas frugal avec Delaram, il laissait défiler les images de la journée dans sa tête. Cette attaque était sans commune mesure avec ce qu’on lui avait raconté des précédentes, et la même question ne cessait de revenir en boucle : pourquoi les Oughars avaient-ils pris ce risque qui semblait insensé ? Leurs tribus étaient nombreuses, certes, mais elles étaient désunies, et aucune ne pouvait rivaliser avec l’armée namathéenne. Elles avaient signé leur arrêt de mort en accomplissant ce massacre. Parnas les anéantirait dès qu’il apprendrait ce qui s’était passé.

Instinctivement il leva la tête, comme pour chercher l’inspiration qui lui permettrait de mieux comprendre les raisons de tout cela. Tout était calme dans la nuit noire, loin de la fureur des combats qu’il avait laissés derrière lui. Dans l’obscurité, pas un bruit ne venait troubler cet instant de tranquillité relative. Pourtant quelque chose n’allait pas. Quelque chose qui était devant ses yeux depuis le début, mais dont il ne réalisait l’anomalie que maintenant. Il manqua de s’étouffer en avalant de travers le morceau d’abricot sec qu’il venait de mettre en bouche. Le feu de signalisation des collines de Shahouz ne brillait pas. L’embrasement de Gandomée n’avait pourtant pas pu passer inaperçu, et les guetteurs auraient dû allumer le signal de détresse pour alerter les troupes de la capitale.

Arcan se remémora rapidement tout ce qu’il savait de la géographie du royaume afin de vérifier qu’il ne commettait pas une erreur de jugement. Namathée régnait sur un territoire dont elle occupait le centre. On pouvait marcher d’un bon pas trois jours dans chaque direction avant d’atteindre une frontière, à l’exception de la partie ouest qui était bien plus vaste que les trois autres. Cette dernière englobait le désert de Yamena, où se trouvait le Lac Blanc, et où personne ne vivait. Au nord il y avait une région montagneuse offrant de bons pâturages pour le bétail, mais aussi certaines des meilleures mines du pays, situées pour la plupart à proximité du col marquant l’entrée des territoires lorestiens. À l’est se trouvaient les

grandes forêts qui fournissaient baies et gibiers à la population. La rivière Assarta y délimitait la frontière avec le royaume des Sarthes. Enfin, le sud était occupé en bonne partie par le vaste plateau de terres agricoles d'où il revenait.

Afin de prévenir tout risque d'invasion par l'un de ses voisins, le peuple Namathéen avait bâti un réseau de feux de détresses entre chaque extrémité du territoire et la capitale. Au nord, un bûcher prêt à être enflammé par les guetteurs était placé au sommet du pic Loslayr, le plus haut de la région, que l'on pouvait apercevoir depuis Namathée. En cas d'invasion lorestienne, ce qui semblait toutefois improbable depuis la mort d'Eshtoun, la cité serait immédiatement prévenue. À l'ouest, dans le désert, aucune menace n'existait. Dans les forêts à l'est par contre, en raison du terrain plat, il avait fallu bâtir une dizaine de buttes artificielles à intervalles réguliers, et y placer autant de bûchers afin que le signal puisse se propager des bords de l'Assarta jusqu'à Namathée. Enfin au sud, entre Gandomée et Namathée, deux suffisaient, chacun sur la terrasse d'une tour construite en haut des collines rocheuses les plus élevées de la région.

Arcan était à proximité du premier d'entre eux, qu'on appelait le signal de Shahouz. Mais ce soir, il n'y avait pas de signal. Personne ne s'était occupé de le déclencher.

Il décida d'aller voir par lui-même. Il prit Delaram qui venait de s'assoupir dans les bras, et la rapprocha de la paroi à côté de laquelle ils s'étaient arrêtés, l'abritant d'éventuels regards indiscrets sous un rebord naturel de la roche. La gamine ouvrit les yeux. D'une voix douce, il lui demanda de l'attendre ici, de se reposer, ajoutant qu'il n'en aurait pas pour longtemps. L'enfant protesta, mais il sut trouver les mots pour la calmer, et la berça un moment. Elle ne tarda pas à se rendormir, et il put se mettre en route, prenant au passage l'arc et le carquois, et fixant la dague à sa ceinture.

Il monta à cheval pour parcourir la distance qui le séparait des premières pentes de Shahouz, puis attacha sa monture à un arbre, avant d'entreprendre l'ascension à pieds. La lune était presque

entièrement cachée et éclairait mal le petit sentier qui serpentait à flanc de colline. Mais la pénombre était aussi une alliée précieuse qui le dissimulait au regard des occupants de la tour. Alors qu'il approchait du sommet, Arcan décida de prudemment contourner le chemin d'accès pour arriver par l'arrière. Il avait été bien inspiré. Pendant qu'il effectuait sa manœuvre, un hennissement se fit entendre. Visiblement, il n'était pas seul, et les gardes n'avaient rien de Namathéens d'après la langue inconnue qu'ils parlaient.

Arcan se trouvait maintenant derrière un rocher en dessous de la terrasse sur laquelle devait certainement être disposé le bûcher à l'origine. Les rondins avaient été dispersés un peu partout au pied de la tour, formant des tas inégaux. Deux guerriers oughars se partageaient un repas à l'opposé de l'endroit où il se situait. Un autre se tenait appuyé contre un rocher là où le sentier débouchait au sommet de la colline. Légèrement en contrebas, Arcan pouvait distinguer trois chevaux. Il n'y avait donc pas plus d'ennemis que ceux qu'il avait vus. Néanmoins, un contre trois était un pari trop risqué, quand bien même l'effet de surprise ramènerait vite les probabilités à un rapport moins défavorable. Mais à quoi bon ? L'immense bûcher était détruit, et même s'il remportait le combat, il lui faudrait après passer un temps précieux à essayer de faire un feu suffisamment puissant pour que les guetteurs du relais suivant le voient. Cela à condition qu'ils soient eux-mêmes encore en vie. Pas comme ceux de Shahouz, dont il distinguait les cadavres alignés à quelques pas de lui. La sagesse imposait de reculer, d'aller retrouver Delaram, et de rallier Namathée au plus vite.

Il redescendit le plus silencieusement possible de la colline, récupéra sa monture et repartit en direction de l'abri où il avait laissé la fille d'Elnaz. Une chose était certaine, ce n'était pas qu'une simple escarmouche, l'attaque avait été parfaitement planifiée, et les nomades des tribus oughares étaient bien mieux organisés qu'on ne le lui avait prétendu. Namathée était en danger.

Temosis était furieux. Son maître l'avait envoyé en mission, et il avait chevauché depuis la veille sans avoir fait la moindre pause jusqu'au petit matin, alors que les autres messagers avaient participé au pillage avec le reste des troupes sarthes. Il n'y avait pas de grandes richesses à récupérer dans les hameaux qu'ils avaient détruits, mais la beauté exotique des namathéennes n'était pas usurpée, et il en avait aperçu plusieurs à son goût. Un rictus se dessina sur son visage lorsqu'il pensa à ses camarades, qui eux avaient eu toute la nuit pour en profiter. Quant à lui, à peine avait-il eu le temps d'avaler une soupe, qu'il s'était retrouvé avec un rouleau scellé par son roi à aller porter à Serun Allaf, chef de la principale tribu oughare, également connue sous le nom de clan du serpent.

Cela ne lui plaisait guère. La route était longue, le pays était encore loin d'être sécurisé. Bien sûr l'attaque avait été foudroyante, et les Namathéens qu'ils avaient croisés étaient désormais tous morts ou enchaînés les uns aux autres en attendant de rejoindre le marché aux esclaves de Rajtuq. Mais la réaction n'allait pas tarder à se produire. Massacrer des villageois en les surprenant alors qu'aucune déclaration de guerre n'avait été faite était une première étape facile, affronter les phalanges de Namathée serait une tout autre histoire. Il ne les avait jamais vues en action sur le champ de bataille, mais leur réputation avait traversé les frontières depuis la nuit des temps, et nombreux étaient les chants anciens qui évoquaient le courage et la force des guerriers namathéens.

Mais Temosis n'était guère concerné par les combats. Il n'avait jamais été très habile au maniement des armes, et au fond, son rôle de messager lui convenait parfaitement. Au moins, lui ne se retrouvait pas au cœur de l'engagement lorsqu'il fallait se battre et risquer inutilement sa vie pour la gloire de Serchenesis. Sans compter les avantages dus à sa fonction. En tant que coursier royal, il bénéficiait des meilleures montures qui soient. Son Akhal-Teke lui avait été confié il y a quelques semaines. Il était encore un peu nerveux, mais quelle puissance se dégageait de l'animal ! Il pouvait

sentir chaque muscle se contracter sous lui, et le lançait au galop dès que le terrain s'y prêtait. À cette allure-là, il serait bientôt sorti de la forêt. Il ne lui resterait ensuite plus qu'une demi-journée avant de rejoindre le campement des tribus oughares qui devait se situer au nord de Gandomée, si l'invasion s'était déroulée comme prévu.

Lorsque les grands arbres s'espaciaient un peu, dégageant son champ de vision, il pouvait déjà apercevoir les premières roches de Katatjuta sur lesquelles les rayons du soleil levant donnaient des reflets pourpres. La lisière devait être proche, et si la carte était exacte, bientôt il rejoindrait la route qui l'amènerait au plateau agricole du sud.

Katatjuta. Il avait entendu dire que les plus illustres namathéens y étaient inhumés. En réalité, plus que d'une inhumation il s'agissait de laisser sécher au soleil un corps pour nourrir les vautours. Cette seule pensée le répugna. Les coutumes funéraires du pays étaient vraiment étranges par bien des aspects. Le chant de mort qui avait été écrit pour célébrer la disparition de Moran disait qu'il avait été déposé l'année dernière au sommet de l'un de ces blocs de pierre rouge. C'était un long poème en namathéen ancien dont on lui avait récité la traduction il y a quelque temps. Il trouvait singulier d'écrire un poème pour un défunt. L'enterrer avec une monture et des armes aussitôt après sa mort, voilà qui paraissait plus sensé à ses yeux. Ainsi, il serait prêt à affronter les guerriers de l'au-delà avant de gagner sa place au paradis. Comment pourrait-il faire sans cela, décharné, privé d'épée et d'armure ?

Temosis rit intérieurement en pensant au pauvre Moran. Si le vieux roi avait vécu plus longtemps, jamais l'invasion n'aurait pu avoir lieu. Ses qualités de stratège étaient connues de tous ses ennemis, et personne n'avait voulu s'y frotter depuis des années. La défaite des Lorestiens menés par Eshtoun avait eu valeur d'exemple durable. Aujourd'hui la donne avait changé, les Namathéens étaient sans roi, et cette faiblesse allait précipiter leur fin. Voilà plus d'un an que leurs sages guettaient un signe divin pour désigner un nouveau souverain. Le temps était passé, et son maître Serchenesis, roi des Sarthes, l'avait mis à profit pour pactiser avec les tribus oughares.

Une fois que Temosis aurait délivré son message à leur chef Serun Allaf, elles rejoindraient son armée aux portes de Namathée. La cité imprenable ne conserverait pas sa réputation bien longtemps.

Et le messager sarthe accéléra l'allure alors qu'il sortait de l'abri que lui procurait la forêt et passait les premiers blocs de Katatjuta.

Au petit matin, alors que le soleil ne se montrait encore que par un faible et lointain rougeoiement à l'est, Arcan réveilla délicatement Delaram. Ils avalèrent rapidement une partie des maigres provisions restantes, puis il sella son cheval, y fit monter la petite fille, et reprit la route. Le claquement des sabots de l'étalon sur les pierres du chemin martelait son esprit fatigué par une nuit courte et tourmentée, mais il fit l'effort de réévaluer les différentes options qui s'offraient à lui. La veille, il n'avait pu effectuer qu'une faible portion du trajet le séparant de Namathée. La prudence l'avait contraint à faire un large détour avant de rejoindre la voie principale, afin d'éviter une éventuelle rencontre avec les cavaliers oughars dans les environs de Gandomée. Poursuivre sur la route actuelle était le plus direct. De plus, il l'avait empruntée à pied à l'aller et ses reliefs lui étaient un peu plus familiers. Mais il y aurait bientôt une grande plaine à traverser. Impossible de se dissimuler des regards à cet endroit-là, car au bout se trouvait la deuxième tour de signalisation. Si les guetteurs avaient subi le même sort que ceux de Shahouz, Delaram et lui n'auraient aucune chance. Les Oughars enverraient quelques cavaliers, et les rattraperaient sans problème. Le poids de la petite fille ne changerait pas grand-chose certes, mais son cheval ne s'était pas reposé suffisamment alors qu'il lui avait fait mener un train d'enfer la veille. Mieux valait contourner l'obstacle.

Aller plus à l'ouest le rapprocherait du désert. Il lui serait difficile de se repérer, et il n'avait pas de quoi constituer les réserves d'eau nécessaires. La solution qui s'imposait était donc de passer par l'est. Le terrain était un mélange de collines rondes et de végétation plus ou moins dense selon les endroits, qui laissaient peu à peu la place à de grandes forêts. Il savait qu'il y avait par là une route secondaire dont Tarcynt lui avait parlé. Une fois qu'il l'aurait trouvée, il la suivrait jusqu'à la mi-journée, puis bifurquerait en direction de Namathée, s'aidant du soleil pour s'orienter. Il arriverait tard, mais aurait ainsi plus de chances de rentrer sain et sauf avec Delaram.

Après avoir chevauché une partie de la matinée au jugé dans la direction qui lui semblait la bonne, il avisa un éperon rocheux qui se dessinait un peu plus loin. Une fois en haut, il pourrait certainement mieux se repérer. Il tira sur le mors de sa monture pour ralentir l'allure, et faire l'ascension dans les pierrailles au pas. L'animal était devenu plus docile et répondait bien. Une nouvelle fois, Arcan essaya de se rappeler où et comment il avait pu apprendre à monter, mais en vain. Un éboulis de pierres sur le côté le ramena à la réalité présente, et il s'appliqua à guider habilement l'étalon afin d'éviter toute chute sur ce terrain piègeur.

L'endroit offrait sur la région de l'est un meilleur point de vue qu'il ne l'aurait imaginé. Au loin il pouvait apercevoir une forêt dense. La route devait forcément en sortir quelque part, avant de serpenter entre les nombreux rochers qui parsemaient le terrain. Certains étaient énormes, hauts comme trente hommes, d'autres beaucoup plus petits. Tous présentaient la même forme arrondie, polis par une érosion de plusieurs millénaires. Leur teinte rouge tranchait au milieu de ce décor aux multiples variantes de vert, alors que le soleil irradiait l'ensemble d'une lumière écrasante.

Arcan réalisa que cela correspondait au lieu sacré dont lui avait parlé Forourgh lorsqu'elle lui avait enseigné des rudiments d'histoire et de coutumes namathéennes, alors qu'il se rétablissait au temple de Vasicha. Les plus massifs de ces blocs étaient des Roches du Silence. Ici reposaient les ossements de tous les rois de Namathée avant que le rituel ne change, et qu'on les place dans les tertres funéraires à proximité de la capitale. L'endroit devant lequel il se trouvait s'appelait Katatjuta.

Bien que troublé par la proximité d'un lieu aussi important, il se concentra sur son objectif, et finit par apercevoir la route qu'il cherchait. En basculant de l'autre côté de la colline où il se tenait, puis en tournant à gauche après l'une des roches, dont la forme oblongue la démarquait de ses voisines, il tomberait dessus à coup sûr. Satisfait de son repérage, il joua avec les rênes de son étalon afin de le mettre au pas dans la descente, avant de jeter un dernier regard en direction de la lisière de la forêt. Un bref éclat lumineux

attira alors son attention. Intrigué, il stoppa sa monture, et plissa les yeux. Cela venait d'un rayon de soleil qui s'était reflété sur le casque d'un cavalier qu'il distinguait au loin. De là où il était, impossible de dire s'il s'agissait d'un Oughar ou d'un Namathéen. Mieux valait attendre un peu, et rester à son poste d'observation pour se faire une meilleure idée.

Quelques instants plus tard, ce qui n'était qu'un petit point galopant à l'horizon avait pris une forme plus humaine. Visiblement, le cavalier ne portait pas les grandes tuniques bleues des Oughars. Cela aurait dû le rassurer, mais il n'en fut rien, car un autre détail l'alerta. Le casque n'avait pas l'air d'être orné du cimier métallique caractéristique des soldats de la cavalerie namathéenne.

L'homme s'était encore rapproché, à moitié couché sur son cheval qui avançait à brides abattues. Cette fois-ci, il le distinguait mieux. Son casque parfaitement arrondi au sommet, avec des rabats sur les joues, ressemblait à ceux que portaient les soldats Sarthes ou les Lorestiens. Or un guerrier Lorestien n'aurait pas pu traverser tout le territoire namathéen et s'aventurer si loin sans être arrêté, ce qui ne laissait qu'une possibilité. Mais si un cavalier sarthe se trouvait ici, ce ne pouvait pas être une coïncidence. Un scénario fou germa dans la tête d'Arcan. S'il avait raison, le peuple qui l'avait sauvé d'une mort certaine au Lac Blanc risquait de se retrouver entraîné dans une guerre comme il n'en avait pas connu depuis des siècles.

Il fallait qu'il en ait le cœur net. Ce cavalier n'irait pas plus loin, il allait se charger de l'intercepter ici même. Le terrain se prêtait mal à un tir à l'arc. Les rochers et les branches étaient nombreux, il lui serait difficile d'ajuster correctement l'homme ou sa monture sans être repéré. Et s'il le manquait, avec son cheval fatigué et le poids de Delaram, il ne parviendrait pas à le rattraper. Il y avait une autre solution, risquée, mais peu de temps restait pour la mettre en œuvre.

Il se dirigea en direction de la haute roche qu'il avait avisée précédemment, puis attacha son étalon à proximité, dissimulé derrière des buissons touffus. Il prit ses dernières provisions et les donna à Delaram, en lui demandant de l'attendre là, d'en profiter

pour manger un peu, le temps qu'il aille reconnaître leur chemin. Elle ne se fit pas prier, toute contente de descendre de cheval. Arcan se hâta, il ne devait pas lui rester plus de quelques instants avant que le cavalier arrive. Il traversa la route et entreprit d'escalader un gros bloc qui se trouvait juste à la sortie d'un virage. Quelques peintures le désignaient comme l'une des Roches du Silence. Il s'adressa intérieurement à Vasicha, lui demandant de l'assister dans le périlleux exercice qui l'attendait. Arrivé au sommet, il retira la dague oughare de son fourreau, coinça la lame fermement entre ses dents, s'accroupit, et se prépara à l'attaque, prêt à bondir sur sa proie qu'il entendait maintenant approcher.

Pressé de quitter Katatjuta, Temosis arrivait trop vite pour négocier convenablement le prochain tournant. L'endroit ne lui inspirait pas confiance, peut-être à cause des légendes sur les fantômes de rois namathéens errants dans les parages qu'on lui avait racontées. Alors qu'il ralentissait l'allure tardivement, il leva instinctivement la tête en direction de la haute roche que contournait le chemin. Mais il n'eut pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait. Un choc sourd lui fracassa le dos. Une brûlure lui déchira le cou. Dans l'instant d'après, un liquide chaud lui noyait les poumons. Il s'étouffait avec son propre sang, la gorge profondément tranchée.

Un voile blanc passa devant ses yeux. Son âme se détachait de son corps. Il essayait de résister, mais n'y parvenait pas. Peu à peu il s'élevait, sans pouvoir contrôler ce qui lui arrivait. Les arbres, les rochers, la route, tout devenait flou. Puis une lumière l'éblouit, et il se sentit irrésistiblement attiré par elle. Non pas qu'il en ait envie, mais il ne pouvait s'y opposer, comme si elle l'avait happé et l'amenait inéluctablement vers son point d'origine. Il se retrouva dans un tunnel scintillant de rouge, au bout duquel il distinguait une forme humaine. Il ne l'avait jamais vu auparavant, pourtant il le reconnut. C'était Moran, l'ancien roi des Namathéens, et il se moquait de lui et de sa triste fin.

Arcan poussa le corps inerte du Sarthe sur le bas-côté, et tira de toutes ses forces sur les rênes de l'Akhal-Teke. Revenant au pas vers sa victime, il descendit de cheval, et s'approcha d'elle. Le